

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1089

MONTREAL, 4 MARS 1905

40 PAGES, 5c le Numéro



LA SARABANDE — D'après le tableau de Roybet

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

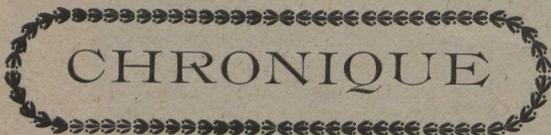
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 753.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique — A bâtons rompus —
Courrier de l'Album — Notes scientifiques —
La mode du jour — Pour nos lectrices —
Notes de carnet — La guerre russo-japonaise —
La vie dans le Dominion of Canada —
Duel de serpents — Page enfantine — Le
repas des serpents — Variété — Drôleries et
rigolades.
MUSIQUE — Paillasse, par Léon Cavallo. Le
page, par Gounod.
FEUILLETON — Histoire populaire de Napoléon Ier.
GRAVURES — Frontispice "La Sarabande" par
Roynet — Chapeaux de théâtre — Le général
Kouropatkin et les dignitaires chinois. Le
Canada illustré — Les cyclistes acrobates
Le repas des serpents — Dessins comiques
et originaux.



CHRONIQUE

L'INSTALLATION de "l'Album Universel" dans son nouvel établissement, 1961 rue Sainte-Catherine, est maintenant chose faite.

Outillé de la façon la plus moderne, groupant dans un personnel nombreux, jeune, actif et entreprenant, les meilleurs éléments littéraires, artistiques et industriels de notre pays. "L'Album" va pouvoir sous peu se présenter à ses lecteurs et abonnés sous sa forme nouvelle, agrandie et enjolivée, fraîche et printanière comme les beaux jours qui vont saluer son entrée dans le monde.

Et comme première préface à cette entrée nous nous laissons aujourd'hui bercer par les rêves et les vœux qui nous viennent si agréablement au cours d'une chronique qu'un de nos anciens collaborateurs a bien voulu broder et que nous publions ici même.

A BATONS ROMPUS

Si je reprends ce titre, c'est parce qu'il est presque la propriété de l'"Album Universel", car je l'avais choisi autrefois pour mes chroniques de son illustre devancier et ancêtre : "Le Monde Illustré".

Je le revendique donc, et cela avec d'autant plus de plaisir, que l'"Album Universel" fait peau neuve et logement nouveau.

Cette peau sera-t-elle de chagrin comme celle qui recouvre certains livres d'heures ?...

Non, car l'"Album Universel", sous sa nouvelle et intelligente direction, aura comme les duchesses et les prélatés d'autrefois, peau de velours et de satin, du reste, comme toute feuille qui se respecte et respecte ses lecteurs.

Nous laisserons donc de côté tout ce qui sera

grivois, croustillant et surtout tout ce qui sera... chagrin.

* * *

"Si la critique est facile..." a dit Boileau, on n'en peut dire de même d'une chronique. Ce n'est cependant pas l'opinion de certaines personnes.

—Quoi ! disent-elles, mais vous n'avez qu'à ouvrir le robinet de votre imagination et à laisser couler la source.

Ce n'est pas plus difficile que ça. Ces gens là me rappellent ceux qui, après avoir consulté un médecin ou un avocat, lui disent : "Mais ce que vous me dites-là ne vous a rien coûté".

Ne dormant rien de matériel, de solide, de tangible à leurs clients, ces derniers ne leur donnent rien, se font tirer l'oreille après avoir tiré la langue, on les paie le plus souvent en monnaie... de singe.

En la circonstance, c'est surtout du journal, du livre, des travaux intellectuels que je veux parler, car seriez-vous le plus petit ou le plus grand caporal de la plume et de la presse, quand le quart d'heure de Rabelais arrive, on vous croise baïonnette en disant : "Halte-là ! on ne paie pas."

Espérons que ce sort n'est pas réservé à l'"Album Universel", et que cette feuille des familles, de bon ton et de bonne société, trouvera des abonnés aussi nombreux et productifs que les feuilles printanières qui pousseront après le froid sibérien, la neige, la glace, le gel, le givre et autres charmants panoramas "divers" que nous venons d'admirer.

* * *

A propos d'hiver, l'encre a plusieurs fois gelé cette année au bout de ma plume. Cela n'est pas surprenant, surtout quand on voit le baromètre nous faire un pied de nez pour aller ensuite se cacher sournoisement... en dessous de zéro, et cela dans les grands prix. Pour moi je trouve cela admirable, réconfortant et réchauffant, car j'écris à ceux qui m'écrivent de France sur les "quelques arpents de neige", que la neige d'ici est le soleil d'hiver du Canada...

En effet, moi qui ai vu la mer en furie, les montagnes briser leur front orgueilleux dans les nues, le désert et son poussiéreux manteau de sable, la prairie en feu, cet autre désert de verdure, je ne trouve rien de plus beau que cette immense étendue de neige, couvrant, comme d'un manteau d'hermine le Canada. Les scènes y sont admirables, et je n'en citerai qu'une qui m'a fort impressionné, la semaine dernière... Gens, animaux, bâtiments et nature étaient givrés comme de la vanille de première qualité. Surtout les arbres qui ressemblaient à des stalactites de dentelle, ou pour mieux dire, à des fils de la Vierge tombés du ciel. Sur la rue, gens, chevaux et maisons semblaient être en sucre candi qui faisait venir l'eau à la bouche ; les monuments publics, surtout celui de Maisonneuve, ressemblaient à du marbre le plus blanc, et l'étamine blanche de son drapeau paraissait aussi virginale que celui que Jeanne d'Arc portait sous les murs d'Orléans.

En face, l'église Notre-Dame, blanche comme une communicante qui va au banquet divin, resplendissait comme un diamant sous les caresses miroitantes du soleil. Et en la voyant si belle, ma Notre-Dame, je me suis demandé pourquoï on ne lui donnerait pas cette teinte, puisque c'est l'emblème immaculé de Celle dont elle porte le nom.

* * *

A propos de l'Indien qui, sur la demande de l'auteur de ses jours, a tué son père, voici ce qu'un sauvage m'a raconté. Le lecteur verra par là que c'est à tort qu'on accuse souvent les romanciers d'être "imaginatifs". En effet, ce qu'ils écrivent est arrivé ou doit fatalement arriver. Je n'en veux pour preuve que ce mari fou et ignorant qui, sans jamais avoir entendu parler de Sardou, après avoir étranglé sa femme, il y a quelques années, a reconstitué la terrible scène de "La Tosca". Mais revenons à notre sauvage.

—Oui, fils du Soleil, me dit l'enfant de la forêt, il y a bien des lunes que pareille chose est arrivée.

Un des nôtres, possédé du diable et qui refusait toujours d'écouter les conseils que lui donnait un homme tout habillé de noir, demanda un jour à son fils de le tuer pour le débarrasser du mauvais esprit. Celui-ci vola une croix en argent au grand homme noir ; il la fonda pour en faire une balle, il attacha son père à un arbre et il tira dessus. Au milieu des cris d'horreur que toute la tribu poussa, un cri de joie se fit entendre. C'était le missionnaire agenouillé près de la victime revenue à la raison, car la balle en frappant la corde qui le liait avait repris sa forme primitive et le sauvage embrassait la croix, ce signe du salut.

Est-ce une légende, un conte ou une histoire, je n'en sais rien, mais comme on le voit, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

* * *

Les choses terrifiantes qui se passent en Russie étaient à prévoir. En effet, il suffit d'un revirement des armes pour qu'un peuple qui a des griefs contre son gouvernement — quel est celui qui n'en a pas ? — y ajoute celui d'une défaite, et la révolution éclate.

Telle a été la situation de la France en 1870-71, ce qui lui a valu heureusement la suppression de "l'an pire"...

Napoléon Ier, ce grand meneur des foules et des armées, comprenait si bien son peuple, que, quand celui-ci avait des griefs contre lui ou avait faim, il lui lançait Austerlitz, Iéna, Wagram dans les jambes. Le peuple applaudissait.

Il n'en est malheureusement pas de même en Russie. Si l'empereur s'était inspiré des conseils contenus dans les "Trois morts", du comte Tolstoï, tout cela ne serait pas arrivé.

Pour peu que cela continue, nous ne serons pas surpris de trouver dans les journaux l'annonce suivante :

"On demande un Napoléon Ier. Nourri, logé, blanchi et de bons appointements. S'adresser à l'Empereur de Russie".

* * *

Il est question, en France, d'abolir les titres de noblesse, ainsi que les décorations. Nous ne le regretterons pas pour les amateurs du blason, mais nous le regrettons pour les amateurs du ruban. En effet, le blason qui est héréditaire peut passer d'un héros à un "zéro" !...

Quant au ruban qui est personnel et nominatif, on a tort de vouloir abolir ce stimulant national et patriotique.

Ceci me rappelle une anecdote.

Un préfet passant en revue une compagnie de pompiers ruraux, composée de quatre hommes et d'un caporal, vit une médaille qui brillait sur la poitrine d'un de ces artilleurs de la pièce humide.

—Ah ! dit-il, en complimentant le brave, en voilà un qui a gagné ça au feu.

—Pas précisément, m'sieu le parfait, je vais vous dire. C'est not' vache qu'a gagné cette médaille au concours agricole, et comme elle est morte, c'est moi qui la porte, pour honorer la mémoire de la pauvre défunte.

GASTON P. LABAT,

Montréal, 29 février 1905.

PETIT COURRIER DE L'ALBUM

ANONYME — L'échantillon que vous nous avez envoyé il y a quelque temps est de l'amiante ou asbeste. On le trouve presque exclusivement dans la province de Québec et principalement aux environs de Thedford. L'amiante est non inflammable et sert beaucoup à la fabrication de tissu à l'épreuve de la chaleur et du feu.

CARTAGE DE BLAKAT — Envoyez-nous le manuscrit en question pour que nous puissions juger de sa valeur.

D. HANDFIELD, Sorel — Il existe de nombreux procédés pour préparer et parfumer le tabac. Bientôt nous publierons dans l'Album une étude sur cette question.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

LE PHARE A ACETYLENE



OUS avons toujours conseillé à nos lecteurs, pour l'éclairage à l'acétylène, de choisir des générateurs à chute de carbure de calcium, où le volume d'eau est de quarante à soixante fois celui du bure que l'appareil projette dans l'eau. Ce système est sans danger et donne, pour les appareils fixes, les meilleurs résultats.

Dans les lanternes et phares employés pour éclairer, la nuit, la route des automobiles, il ne peut être question d'avoir un générateur à chute de carbure. Les trépidations et les ressauts de la voiture auraient vivement mis hors d'état les organes réglant le débit du carbure; de plus, il faudrait emporter une quantité d'eau assez importante et disposer d'un réservoir pour emmagasiner le gaz dont la production, avec les appareils de ce principe, est presque instantanée, car ce n'est que lorsque le réservoir est à peu près vide que le gaz se produit à nouveau.

Les générateurs des lanternes à acétylène peuvent être ramenés à deux types: ceux à chute d'eau sur le carbure et ceux à régulateur hydrostatique.

Dans les premiers, un robinet laisse tomber l'eau peu à peu sur le carbure, le gaz acétylène se produit proportionnellement au débit de l'eau et, lorsque ce débit est mal réglé, la pression augmente rapidement si l'appareil n'est pas muni d'une soupape; il y a par conséquent perte de gaz et mauvaise utilisation du carbure.

Les seconds sont d'un fonctionnement automatique: le réservoir d'eau est à un niveau supérieur à celui du bure, un tube amène l'eau à la base du récipient contenant le carbure; le gaz se produit; sa pression augmentant, l'eau est refoulée vers le réservoir et ne reviendra en contact avec le carbure qu'après la diminution de la pression. C'est là le principe du phare dont nous donnons ici le dessin. L'eau du réservoir A descend par le tube central, passe par le robinet à pointeau E, et en remontant atteint le carbure C, après avoir traversé la mèche D. Lorsqu'il y a surproduction d'acétylène, l'eau est refoulée en passant à travers la mèche D; mais cette eau est chargée de chaux et, par suite de ce va-et-vient, la mèche perdrait bientôt sa porosité; on évite cet inconvénient par un réglage du débit de l'eau au moyen du robinet à pointeau E, de manière que la quantité d'eau arrivant à la mèche D produise, avec le carbure, à peu près le volume de gaz (15 à 20 litres par heure) nécessaire à alimenter les becs conjugués du phare.

Comme autres particularités du phare qui est d'une construction très robuste, nous signalerons la double épuration de l'acétylène en H et en J, évitant l'encrassement des becs, et la seule manette de démontage M, qui sert à retirer le récipient de carbure; celui-ci enlevé, on peut, au besoin, en renouveler la mèche, puis vérifier le fonctionnement du pointeau, ou recharger l'appareil.

Le fonctionnement du phare est très simple: le réservoir étant rempli jusqu'au niveau de B, et le panier étant garni de carbure ordinaire concassé, on ouvre doucement le pointeau, puis la manette du robinet K et, lorsque tout l'air a été

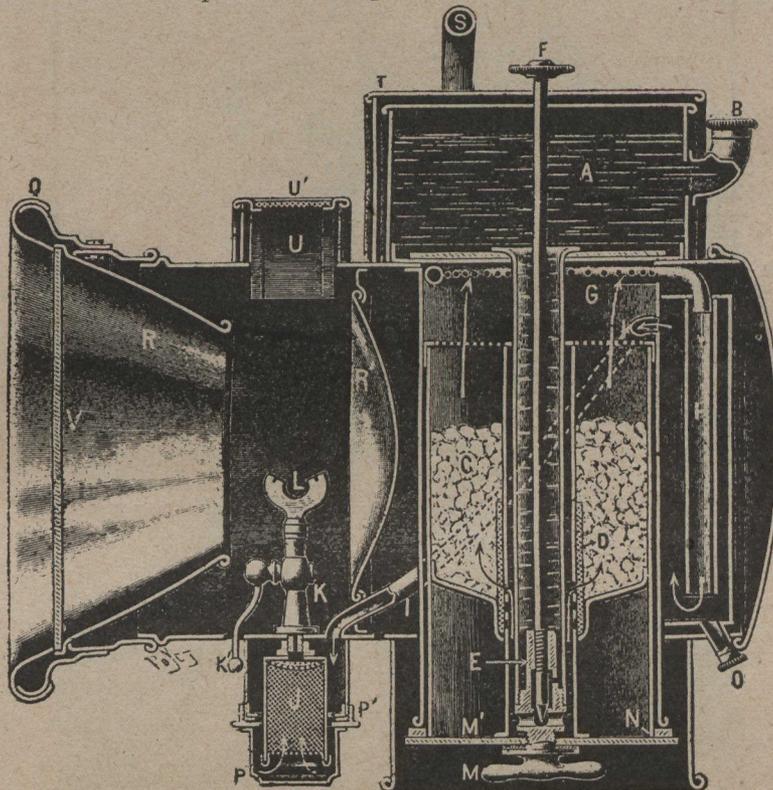
chassé, on enflamme l'acétylène et on règle la flamme par la manette K' du robinet et par le débit du pointeau.

La charge de carbure donne un éclairage d'une durée de sept heures et demie environ.

Pour l'extinction, on ferme d'abord le pointeau, on éteint la flamme, puis on laisse le robinet K ouvert pour que le gaz ne puisse s'accumuler dans le générateur.

ECHOS ET NOUVELLES

—D'importants et nombreux travaux de sondage pour la recherche du charbon en Lorraine ont amené la découverte de bons disemions de houille, principalement dans les environs de Faulquemont; ils paraissent prolonger les gisements prussiens si importants de la Sarre.



COUPE DU PHARE

A, réservoir à eau; B, bouchon de remplissage; C, récipient à carbure; D, mèche; E, pointeau d'admission de l'eau; F, vis de manoeuvre du pointeau; G, crépine de départ du gaz; H, 1er sécheur épurateur; I, tube de conduite du gaz sec; J, 2e sécheur épurateur à crin et à pierre ponce concassée; K, robinet du bec; K', manette extérieure du robinet; L, bec conjugué; M, écrou de fermeture; M', plateau du fond du récipient à carbure; N, joint circulaire en caoutchouc; O, bouchon de vidange; P, bouchon de l'épurateur; P', joint du bouchon; Q, porte de la lanterne; R, réflecteur d'avant; R', réflecteur du fond; S, poignée; T, capot recouvrant le réservoir à eau; U, chapiteau d'évacuation des gaz brûlés; U', amiante; V, verre de la porte.

—La ville de Barmen, près d'Elberfeld (Allemagne), vient de mettre à la disposition de ses écoles dix mille cartes postales doubles et affranchies. Au recto d'un des feuillets, on inscrit l'adresse des parents d'un élève ayant manqué l'école pendant plusieurs jours; au verso, l'avis de l'absence et la demande du motif. L'autre feuillet porte, au recto, l'adresse de l'école et, au verso, les parents de l'élève doivent indiquer le motif de l'absence. En cas de maladie, celle-ci doit être déclarée avec la signature du médecin. L'école buissonnière, ainsi, deviendra difficile. Et l'on évitera peut-être aussi la propagation des maladies épidémiques dans les écoles. La scolarité et l'hygiène y gagneront. Il nous a paru intéressant de signaler l'initiative de cette ville allemande.

—Des fouilles, en Asie Mineure, dans la vallée de Moïse, ont mis à jour les vestiges d'une ville antique qui paraît avoir été habitée, autrefois, par les tribus d'Israël.

—A cause de la surproduction du coton, les planteurs et négociants des Etats producteurs, aux Etats-Unis, ont entrepris la destruction de deux millions de balles. En Georgie, où ces feux ont commencé, on eût dit de gigantesques feux de joie. C'est un expédient brutal et antisocial qu'on ne peut que blâmer. On prévoit un énorme rendement pour la prochaine récolte.

—Vers six heures et demie du soir, le 9 janvier, un bolide a été vu dans la région d'Albi, à Salvagnac. Il avait un diamètre apparent de 5 pouces et éclairait autant que la pleine lune. Pas de traînée lumineuse, mais des projections bleuâtres. Il a parcouru le ciel, du nord-est au sud-ouest, sous un angle de 46°, dans le sens du plan de l'écliptique, marchant à une vitesse modérée.

—Au sommet du mont Hamilton, en Californie, l'Observatoire de Lick se dresse; le directeur de cette observatoire, M. Perrine, vient de découvrir un sixième satellite de Jupiter, dont il situe la position ainsi: "Angle de position, 269°; distance, 45 minutes; décroissant de 45 secondes par jour". A cette occasion, il est bon de rappeler que Galilée, avec sa lunette rudimentaire, découvrit le premier satellite de Jupiter, le 7 janvier 1610, le lendemain même, le second était découvert par l'Allemand S. Marius; le troisième et le quatrième apparurent coup sur coup à ces deux astronomes. Puis, aucun autre membre de la famille de Jupiter ne naquit durant trois siècles. En 1892, un astronome de l'Observatoire de Lick, l'Américain Barnard, annonça l'existence d'un cinquième satellite; et c'est à ce même observatoire que vient d'être découvert "Dzéta", le nouveau baptisé.

—On vient d'expérimenter à Woolwich (Angleterre) un nouveau canon de marine; sa culasse mobile a reçu des améliorations telles qu'elles permettent d'augmenter le nombre de coups à la minute, avec une vitesse initiale plus grande, plus de justesse et une plus longue portée. Les expériences ont été faites avec succès.

—Le phare de la Coubre, situé dans la presqu'île d'Arvert, en France, est sur le point de disparaître, à cause de l'érosion de la presqu'île par les flots; on a dû enlever sa machine électrique et sa sirène. En attendant que le nouveau phare de la Coubre, dont les travaux sont conduits avec activité, soit mis en service, le phare de Cordouan le remplace.

—Les philatélistes et tous les amateurs de timbres qui se sont procurés dès l'émission les timbres de Serbie mis en circulation pour le couronnement du roi Pierre, vont être dans la joie, car ils viennent d'être retirés de la circulation et, vu leur rareté maintenant, acquerront une certaine valeur. Ces timbres représentaient le

profil du roi Pierre et celui de son ancêtre Karageorge. Or, il paraît qu'en retournant le timbre têtes en bas on voit apparaître le masque de mort du malheureux roi Alexandre assassiné. Le gouvernement serbe essaie de racheter à tout prix ces timbres, même aux philatélistes et aux marchands.

—La commission départementale des eaux et de l'assainissement de la Seine étudie en ce moment un projet d'épuration des eaux d'égout par le double procédé des fosses septiques et des lits bactériens. En Allemagne, en Angleterre, ce système est très apprécié; le même, perfectionné encore, donne de bons résultats à Lille, avec une très faible dépense. Il remplacerait avantageusement le système d'épandage.

L'ART DE LA MODE

Comment on fait un chapeau en velours ou en taffetas



L arrive parfois que, pour une raison ou pour une autre, un chapeau ait pu se trouver abîmé, et c'est alors que l'on serait bien aise de pouvoir lui faire recouvrir une seconde jeunesse.

Bien souvent on hésite à confectionner soi-même un chapeau, craignant, et quelquefois à juste titre, et cela peut arriver quels que soient les talents de la personne qui travaille; mais lorsqu'on a une forme toute faite, un chapeau tout garni, il n'est point difficile de copier celui qui existait et, en y apportant au besoin de minimes changements, de faire quelque chose de joli et gracieux.

Nous voulons donc voir aujourd'hui avec vous, mesdames et mesdemoiselles, comment vous devrez procéder pour recouvrir en velours ou en taffetas une forme en laiton, en sparterie ou même une ancienne forme en paille quelque peu défraîchie: en tout cas, il est bon de choisir une forme bien raide; une forme de paille bien faite, ayant un bon coiffant serait presque préférable, en ce sens qu'elle se déforme beaucoup moins que toute autre. Aux bords des formes en laiton, beaucoup de modistes mettent un ou deux rangs de paille ordinaire, ce qui doit retenir le tout.

En tout cas nous supposons que la carcasse du chapeau est faite, car sa confection, bien que point difficile, exige des connaissances spéciales.

Il convient donc de choisir ce que l'on emploiera pour recouvrir le chapeau; ce peut être du taffetas, du velours, de la panne, ce que l'on veut, à la condition que le tissu soit suffisamment souple pour pouvoir se froncer, se coulisser ou se draper aisément.



Le "béguin favori" qui ne gêne personne et donne un charme particulier à celles qui le portent.

LA MODE DU JOUR



COSTUME CHEMISSETTE en taffetas gris fer garni de ruban de velours noir. Plis ornés de points français sur la jupe, le corsage et les manches.

Quelle que soit la forme du chapeau, il y a la passe et la calotte. C'est la passe que l'on recouvre tout d'abord et, pour le faire, on coupe une longue bande de taffetas ou de velours (2 à 3 verges environ). On partage la bande en quatre parties égales dans le sens de la longueur, ce qui permet ensuite de répartir également les fronces; le milieu de la bande correspondra au milieu du devant de la forme, et la couture se fera par derrière.

La bande de tissu est coupée de hauteur variable selon la forme du chapeau; si l'on doit mettre une draperie sur le dessus, on prendra la hauteur de la passe du dessous, plus environ 2 pouces pour les rentrées et le retour. Le long de la lisière, à 1 ou 2 pouces du bord, on fait un tout petit pli 1 à 2 pouces on fait à nouveau un petit pli froncé, ceci forme garniture; mais si le tissu semble trop épais pour permettre ce travail, on se contente de faire seulement des rangées de fronces.

Un des bords froncés du taffetas se fixe à l'intérieur de la calotte, là où sera cousue la coiffe; l'autre bord vient se coudre sur le dessus de la passe, ou bien il monte jusqu'à la calotte. Celle-ci peut être simplement tendue, ou coulisée comme

le dessous même du chapeau.

Certaines formes de chapeau, des toques entre autres, ont le fond simplement tendu ainsi que le dessous, c'est sur le bandeau du bord que se trouvent les garnitures; enroulements de velours, de ruban, etc. Pour bien tendre un tissu, il faut le prendre dans la forme voulue; pour le dessous, c'est un morceau entier dont on enlèvera le milieu; du droit fil, pas plus que du biais, ne se tendraient bien; toujours il faut poser le tissu à plat et le tendre régulièrement dans tous les sens.

* * *

Enfin la question des chapeaux, au théâtre, semble être résolue. Les grands chapeaux, qui complétaient si élégamment la robe décolletée ou demi-décolletée, présentaient de véritables inconvénients dans une salle de théâtre, et ils furent l'objet de telles critiques que les femmes élégantes ont pris le parti d'y renoncer. Le grand chapeau du soir est remplacé par le "petit chapeau" ou, mieux encore, par la coiffure. Ainsi le décret la mode. Et, pour une fois, tout le monde s'accorde pour déclarer la mode raisonnable.

On a aussitôt imaginé toutes sortes de combinaisons gracieuses. Le petit chapeau demande à être léger, pimpant, fait de rien, d'une fleur, d'une torsade, d'une aigrette.

Nos élégantes n'ont, d'ailleurs, que l'embarras du choix. On a créé plusieurs genres de petits chapeaux suivant les physionomies. Nous en donnons un dessin des plus pratiques et des plus jolis et tout à côté le genre de chapeau contre lequel les gens de théâtre ont fait entendre tant de murmures.



Le chapeau désagréable de celles qui ne veulent pas plaire au théâtre.



Un peu de préséance

Tout le monde sait que lorsque le valet ou la femme de chambre ouvre à deux battants la porte qui sépare la salle à manger du salon, pour prononcer le sacramental: "Madame est servie", la maîtresse de maison prend le bras du convive auquel elle veut faire l'honneur de sa droite, et passe la première à la salle à manger. Le maître de maison prend à son tour le bras de la personne à laquelle il veut faire le même honneur. C'est en général la femme la plus âgée ou la plus qualifiée. Mais il passe le dernier à la salle à manger. Il laisse défiler devant lui tous les groupes d'invités: il a, par exemple, précédemment, eu le soin d'indiquer à chaque invité la dame à laquelle il doit offrir le bras, et qui doit, à table, occuper sa droite. Pour rentrer au salon c'est le contraire qui se produit. Le maître de maison passe le premier, et la maîtresse de la maison, la dernière.

—Lorsqu'on a un ami malade, le premier des devoirs qu'impose l'amitié est d'aller soi-même prendre de ses nouvelles et de demander à le voir, si le docteur ne lui a pas interdit les visites. En revanche, si cette défense a été faite, il serait du dernier maladroit de chercher à l'enfreindre, même sous prétexte d'une vieille et sincère amitié. La discrétion et la prudence imposent l'abstention la plus absolue.

La Femme dans son intérieur

La mode hélas ! est volage. Elle brise aujourd'hui ce qu'elle adorait hier. Aussi, les armoires de certaines maisons regorgent-elles d'objets devenus inutiles, grâce aux caprices de la fantaisie. Les réchauds sont de ce nombre. Le changement total apporté dans le service de la table en rend l'usage inutile. On peut cependant les transformer avec agrément, soit en surtouts, pour y mettre les fleurs dont on orne à présent les plus modestes couverts, soit comme récipients à glace sur lesquels on dépose les entremets ou les fruits qui doivent être mangés froids.

—Ce sont des réchauds à l'envers, disait dernièrement une fillette dégourdie. Ils tiennent au froid au lieu de tenir au chaud, les mets qu'on dépose sur eux... Pourquoi ne les appelle-t-on pas des "réfroids".

Après tout, en effet, pourquoi pas ? C'est une idée.

Puisque je parle de fleurs, permettez-moi de vous donner un avis, si vous tenez à les conserver longtemps fraîches. Il suffit pour cela d'avoir soin, le soir, d'envelopper d'une fine mousseline imbibée d'eau boriquée, ces délicieux ornements de nos intérieurs. Pour éviter les accidents produits par l'égouttement de l'eau, on aura soin de rentrer les coins de la mousseline dans les vases ou les jardinières. Cette humidité combat, pour les fleurs, la chaleur des appartements. Elles l'absorbent pendant la nuit; aussi les retrouve-t-on le matin, revivifiées et fraîches comme au premier jour.

Aux maîtresses de maison soucieuses de rester toujours au niveau de la mode, je conseille de poser sur la table de famille, à côté du moulin à poivre, un égrugeon pour le gros sel, dont les docteurs recommandent à présent l'usage, à la place du sel fin trop raffiné. Ce petit ustensile, charmant aussi à offrir, se compose d'une étroite coupe en porcelaine sur laquelle court un petit cylindre également en porcelaine. Il est mû par une poignée en argent ou en nickel, et il a l'avantage d'être très peu encombrant.

Egalement pour le service de la table, il faut préférer la belle porcelaine blanche unie avec simple filet d'or ou de couleurs, à la porcelaine décorée. Pour le soir, le linge blanc est le seul admis.

Bon à savoir

Les femmes les plus élégantes et les mieux servies ont toujours besoin d'avoir par devers elles, mille petites recettes qu'elles peuvent appliquer elles-mêmes ou qu'elles doivent pouvoir donner à leurs femmes de chambre. Ainsi le "nettoyage des perles fines" me paraît un devoir qui doit leur incomber car cette opération demande surtout du soin.

Il faut faire pour cela une forte eau de son, additionnée d'un peu de sel de tartre et d'alun. On trempe ses perles, on les frotte légèrement à la main, tout en maintenant l'eau à une température douce. Il faut également rincer à l'eau tiède.

Pour les faire sécher, on étend les perles sur une feuille de papier et on les maintient dans un endroit sombre.

* * *

Quoique les formes de nos chapeaux varient étonnamment d'une saison à l'autre pour les enfants, par exemple, ou pour les chapeaux de jardin, la mode est moins exigeante et l'on peut facilement les porter deux années de suite. Seulement la paille a besoin d'être nettoyée, et une mère de famille économe désire éviter des frais. Elle fera alors d'abord une solution ainsi composée :

10 parties d'hyposulfite de soude; 5 de glycérine; 10 d'alcool; 75 d'eau.

Puis une seconde de :

2 parties d'acide citrique; 10 d'alcool; et 38 d'eau.

On commence par éponger le chapeau avec la première: puis on le laisse dans une cave ou dans tout autre endroit que l'on voudra, pourvu qu'il soit humide; c'est ensuite que l'on éponge de nouveau avec la seconde solution. Après quoi on donne au chapeau un coup de fer pas trop chaud, à et il est absolument remis à neuf. Cependant, s'il est pas trop sale, on fera bien de le laver au savon avant de lui appliquer les solutions.

* * *

Le repassage du linge d'homme est, sans contredit, un sujet de vives préoccupations pour beaucoup de jeunes maîtresses de maison. Non seulement ce linge, — devants de chemise, faux-cols et manchettes — doit être ferme, mais encore faut-il qu'il soit excessivement brillant. Je parle ici des chemises ordinaires; pour celles de soirée, on revient à la mode de nos grands-pères: aussi la grande élégance consiste-t-elle à les porter en baptiste et molles.

Or, le borax ajouté à l'empois cuit dont se servent les blanchisseuses ne suffit pas pour atteindre le but désiré. Le travail est peut-être un peu long; mais il est quand même d'exécution facile. Tout le grand secret consiste à soumettre ce linge, une fois amidonné et repassé, à un second repassage spécial. On se sert pour cette opération suprême, d'un fer particulier très lourd, arrondi aux deux extrémités, et d'une en marbre ou en bois très dur et très uni, légèrement inclinée. Cette inclination fait que le talon du fer seul touche le linge qu'on repasse, d'avant en arrière, par petits coups, en appuyant très fortement sur un espace très étroit. On

ne continue plus loin l'opération que lorsque le glacé est obtenu. Je ne dois pas oublier de vous dire aussi qu'il faut, de temps en temps, humecter les parties que l'on repasse, ou pour me servir de l'expression consacrée, "que l'on travaille".

Une fois le brillant obtenu, on donne un bon coup de fer sur l'ensemble, dans le sens du fil. Le résultat est certain et parfait.

* * *

Le moment n'est-il pas bien venu de parler des engelures, ces vilaines misères que l'hiver ramène chaque année avec lui, et dont souffrent tout particulièrement les chers enfants. Pour s'en garder, — car mieux vaut encore les éviter que les guérir — il faut éviter soigneusement les trop brusques transactions du chaud au froid et vice-versa. Il ne faut pas plus exposer ses mains au feu, lorsqu'on rentre de la promenade, que les plonger dans l'eau froide, lorsqu'on vient d'arranger le feu dans la cheminée. Mais hélas ! ces précautions ne sont pas toujours suffisantes pour éviter le mal. Ma grand-mère préconisait toujours, comme soins préventifs et même curatifs, des bains, plusieurs fois par jour, dans une décoction d'écorce de chêne et de grenade, dans laquelle on fait dissoudre un peu d'alun et un peu d'extrait de saturene. Le bain doit être plus froid que chaud pour les mains, et tiède pour les pieds. Quand l'engelure formait plaie, elle la soignait par des cataplasmes de farine de lin, froids à l'eau de suie, mais de suie de boie pure, c'est-à-dire de suie de cheminée dans laquelle on ne brûle que du bois... Les boulangers, à faute d'autres, en ont sûrement: Je me souviens que ces remèdes, dits de "bonne femme" ont toujours donné de satisfaisants résultats. Ne l'oubliez pas non plus.

Le langage des fleurs

Comment ! vous ignoriez, Madame, qu'il y eût plusieurs sortes de Marguerites, et que chacune d'elles avait une signification différente.

C'est de la "Marguerite" ordinaire, dont l'emblème est la "tristesse", que Mme Desbordes-Valmore a dit :

Marguerite, fleur de tristesse,
Je l'aime mieux qu'une autre fleur;
De ma jeune et blanche maîtresse,
Ne m'offres-tu pas la candeur ?
L'aurole qui te couronne
Attire et repose les yeux;
Le doux éclat qui t'environne
Est l'aimant d'un cœur malheureux !

La grande "Marguerite des prés", plus connue sous le nom de "Chrysanthème" signifie "J'y songerai". C'est pourquoi au temps de la Chevalerie, lorsqu'une dame ne voulait ni accepter, ni refuser les hommages d'un beau cavalier, elle ceignait son front d'une couronne de blanches marguerites.

La "petite Marguerite double", au contraire, exprime le "partage des sentiments". Toujours au temps de la Chevalerie, lorsqu'une noble dame permettait à un chevalier de graver cette fleur sur ses armes, elle avouait publiquement ses sentiments pour lui.

La "petite Marguerite", ou Pâquerette, parce qu'elle fleurit généralement au temps de Pâques, est l'emblème de "l'innocence".

Quant à la "Reine-Marguerite", solitaire et altière, elle signifie "splendeur".

Avec la "Marjolaine", vous diriez à qui sait lire dans ce langage charmant, que vous êtes "toujours heureuse", et avec le "Muguet", si vous avez eu du chagrin, vous affirmerez un retour du "bonheur". Quant au "Myosotis", chacun sait qu'il est synonyme de "Souvenez-vous de moi, ne m'oubliez pas".



ATTENDRE, ET VOIR VENIR !

Le printemps sera-t-il froid ? C'est une question que beaucoup se posent et un sujet de conversation tout trouvé et pas compromettant.

Un savant berlinois, le docteur Hemming, établit, se basant sur des statistiques qui remontent jusqu'à l'an 928, qu'un hiver froid est suivi d'un printemps exceptionnellement doux. C'est la règle. Et M. Henning ajoute que le printemps sera tardif en 1905.

Une chose que l'on peut constater, c'est qu'on en dit de même chaque année, et que... ça n'y fait ni chaud ni froid.

UN HOMME MINUTIEUX

On raconte que certain monsieur, très suffisant, disait : "Moi, quand je serai maire, je défendrai ceci, je défendrai cela..."

Il a tenu parole aujourd'hui. Le maire d'Ans-pach a fait appliquer à la porte du Hofgarten un règlement qui apprend au public ce qu'il lui est interdit de faire dans cet établissement. Le règlement est long ; voici quelques-unes des défenses qu'il édicte :

"Défense d'étendre du linge, de faire sécher des couches sur le gazon, de laisser courir des volailles, de graver des noms sur les bancs ou sur les arbres, d'allumer du feu, de laisser traîner des papiers ou des restes d'aliments, de cueillir des fleurs, etc..."

Ce monsieur doit être bien ennuyeux.

UN BON MARI

Un citoyen de la libre Amérique, M. James Sutton, de Evansville, Ind., a déjà changé quatre fois de femme. Il vient de se remarier. Avant la cérémonie, il a donné une conférence sur le mariage. Ses quatre premières femmes y assistaient. Il a partagé avec elles le montant de la recette, qui s'est élevée à quatre mille dollars.

Et la cinquième femme ? Il faut croire que cela ne l'effraie pas ; dans tous les cas, elle ne peut prétendre d'une surprise ; si un homme avverti en vaut deux ; la femme, dans le cas présent, en vaut quatre, puisqu'elle est la préférée, la cinquième.

SUPPRIMONS... L'ESTOMAC

Beaucoup de gens croient plaisanter en disant qu'ils voudraient vivre sans estomac, source de tant de maux. Mais, à leur aise, rien n'est plus facile. M. Rocher, de Berne, leur enlèvera ce gênant organe en presque deux temps et trois mouvements, ayant fait de nombreuses résections de l'estomac pour cause de cancer de cet organe.

Vingt de ses opérés sur quatre-vingt-dix-sept sont encore vivants et se portent à merveille quoique n'ayant pas d'estomac. L'un d'eux est privé de cet utile organe depuis seize ans et sept mois. Il compte vivre encore longtemps.

N'avoir pas d'estomac, quelle économie !

LE VOL AU TELEPHONE

Du nouveau, toujours du nouveau, tel est le mot de nos modernes filous qui marchent avec le progrès et profitent des dernières inventions avec une intelligence qui leur ferait honneur s'ils l'employaient à honnête besogne.

Voici le dernier haut fait de l'un d'eux, qui a une liste de gens pour lesquels "on peut se déranger". Quand il a fait son choix, il demande quelqu'un par téléphone s'il le sait abonné ; puis,

si on lui répond que l'on va venir à l'appareil, il s'en va bien tranquillement, laissant l'abonné s'expliquer avec l'employé qui l'a dérangé pour rien.

Si, au contraire, on ne répond pas, il a soin d'insister et, devant la certitude qu'il "n'y a personne", il s'en va opérer à domicile, à peu près sûr de pouvoir le faire sans douleur pour l'intéressé et sans danger pour lui-même.

C'est le vol scientifiquement organisé.

L'AMOK

Ce mot ne nous dit rien, mais il a une signification terrible dans l'archipel océanique, il est l'annonce d'une crise due à l'abus du hachich tant fumé par les indigènes, il leur donne le sordain et irrésistible besoin de répandre du sang, de faire oeuvre de carnage.

Dernièrement, à Batavia, au salon-club où se trouvaient réunis plusieurs officiers européens et leurs femmes, trois indigènes, saisis de l'amok, firent irruption, blessèrent et tuèrent plusieurs personnes réunies, puis continuèrent leur course et leur oeuvre de mort dans les rues de la ville, où ils purent enfin être abattus, tels des chiens enragés.

Ce fait est si fréquent que, à Java, on a inventé un instrument spécial, ressemblant à une fourche pour se préserver et pour arrêter les coureurs.

DES CHIFFRES ELOQUENTS

Le gouvernement anglais vient de faire connaître le chiffre officiel de la population pour tout l'Empire britannique.

Le total est fantastique : 400,543,713 habitants.

A ce total, il conviendra d'ajouter les chiffres pour l'Afrique du Sud qui manquent encore. A remarquer que l'île de John Bull ne fournit, pour son compte, que 43,000,000 de sujets, tandis que l'Asie apporte à l'Empire un contingent formidable de 300,000,000 de citoyens.

Pas à craindre la dépopulation par là.

REN DES AGENCES

Quelle est la valeur, au point de vue judiciaire, des renseignements fournis sur les personnes par certaines agences ?

— Nulle, vient de répondre un magistrat parisien très sensé. Le tribunal, a-t-il déclaré, ne saurait absolument tenir aucun compte des notes d'une agence de renseignements, que cette agence soit française ou étrangère.

Les honnêtes gens respirent, il y a encore de la justice ici-bas.

LA MER EN BOUTEILLES

Tout le monde ne peut pas aller à Hot Springs ou en Floride, etc., mais on a, du moins, la commodité de pouvoir faire sa cure d'eau ordonnée, chez soi, sans les frais ni les ennuis d'un déplacement. Au moins, si la cure ne réussit pas, la bourse y gagne un avantage, d'y avoir contribué pour une très modeste part, tandis que quand on ordonne l'air de la mer, c'est autre chose, il faut aller le chercher, souvent très loin pour dénicher le petit trou pas cher qui l'est encore joliment.

Mais ce ne serait pas la peine de vivre en plein siècle du progrès si on ne portait pas remède à cela. Se déranger, on n'en a plus le temps, aussi l'air de la mer vous sera-t-il bientôt servi, presque à domicile. Du moins, à Londres, on va y

créer un palais où on ira respirer — nouvel apéritif — l'air des meilleures plages anglaises.

L'air serait apporté par des appareils spéciaux, dans des conditions telles qu'il serait aussi pur que... consommé sur place.

Pourvu que cet air ne soit pas un er... ratum !

CE QU'UN PHILATELISTE DOIT SAVOIR

Beaucoup d'enfants commencent, sur les bancs du collège, des collections de timbres-poste, quitte à les abandonner quand ils en sortent, tandis que des hommes sont pris de cette manie ou lubie, si vous voulez, sur le tard, ce qui fait que peu souvent les collections arrivent à leur complet. Tout vrai collectionneur de timbres-poste doit la commencer tôt et la continuer toujours, car un album complet ne s'obtient pas tout de suite, il faut de la patience. Une revue étrangère s'est amusée à calculer le nombre que doit posséder un album complet : 19,242 et encore, le nombre n'y fait rien, c'est la qualité de certains qui ne les amène pas facilement à la place désignée.

C'est la république de Salvador qui a émis le plus de timbres : 450. Et c'est l'Amérique qui compte le plus de variétés : 6,095.

Les vrais philatélistes sont des gens dont on ne peut suspecter cette vertu : la patience.

ACTUALITE BRULANTE

Pourquoi certain charbon, plus qu'un autre dégage-t-il plus de chaleur ?

Selon M. Macaulay, ingénieur anglais, le charbon dégage d'autant plus de chaleur qu'il est resté plus longtemps dans l'eau.

M. Macaulay a fait des expériences sur quatre échantillons de houille dont l'un venait d'être extrait de la mine et les autres avaient été immergés pendant un délai plus ou moins long. C'est l'échantillon qui est resté le plus longtemps dans l'eau qui a dégagé le plus de calorique.

Mais alors... l'eau et le feu seraient presque amis, par l'intermédiaire de l'avisé charbon. Il en est bien quelquefois ainsi chez les hommes, qui ont souvent besoin d'intermédiaires entre eux pour ne pas se dévorer ou pour valoir quelque chose.

LE PASSANT.

SONNET

Je sais un val charmant tamisé de lumière,
Où s'égrenaient, jadis, les chants les plus divers ;
On eut dit, sous l'azur, une immense volière
Où s'assemblait le peuple ailé de l'univers.

Que la nature mît sa robe printanière,
Ou qu'elle se drapât du manteau des hivers,
Incessamment au ciel, ainsi qu'une prière,
Les joyeux trémolos montaient des sapins verts.

Un soir, pourtant, le val resta silencieux ;
Je vis s'envoler, par bandes dans les cieus,
Tous les oiseaux, depuis l'aigle jusqu'aux co-
[lombes ;

Alors, d'un arbre creux dominant le bosquet,
A mes pieds vint s'abattre un "hibou-perroquet".
"Qui donc es-tu ?" lui dis-je, il me répondit :
["COMBES".

PIQUE-BOIS.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Impressions d'un Correspondant



Le chemin de fer est la seule chose russe, dans le vaste pays mandchou ; il fut la cause de la guerre dont il est maintenant le soutien ; le long de cette ligne qui, de l'est à l'ouest et du nord au sud, de Manchouria à Vladivostok et de Kharbine à Port-Arthur, coupe audacieusement des étendues immenses, l'influence russe, la civilisation russe ont coulé ; des villes nouvelles ont surgi du steppe, ville toujours pareilles, avec les maisonnettes uniformes des fonctionnaires, des employés, les casernes, la banque, les échoppes des marchands et la petite église encore timide, discrète, n'osant pas sur cette terre hostile, âprement disputée, élaner trop haut son clocher.

Pour les Russes, le chemin de fer est comme la corde qui soutient le plongeur sous l'eau ; autour de lui, toute l'armée se concentre, et la tête, l'âme de l'armée, le généralissime reste toujours sur sa voie : cinq à six wagons très élégants, d'un luxe solide et de bon aloi, un restaurant, un salon pour le général, trois voitures pour les officiers de l'entourage, des vétérans, à la poitrine chargée de décorations, montant la garde près des marchepieds, le sabre nu, voilà la maison roulante, le quartier du commandant en chef. Faut-il partir ? la locomotive est à côté, parfois même, dans les circonstances graves, déjà attelée et sous pression. Décidait-on qu'il faut rester quelques jours dans un lieu ? en deux ou trois heures, une équipe d'ouvriers bien entraînés a posé, près de la ligne principale, une ligne de garage sur laquelle s'engage le train du général. Quand un ombrage, une berge riante est voisine, l'ingénieur n'hésite pas à pousser jusqu'à elle : à Kai-Tcheng, les wagons de Kouropatkine étaient sous la soulaie : on les entrevoyait tout d'un coup à travers les rameaux et le feuillage ; le chemin de fer semblait avoir oublié ses bas instincts utilitaires ; il s'oubliait à jouir des rives verdoyantes, de la proximité des eaux. Lui, l'homme du devoir et de la discipline, il s'attardait en museries, il faisait l'école buissonnière !

Durant les longs séjours, à Liao-Yang, à Moukden, le généralissime se permettait quelques douceurs d'une installation moins provisoire, moins volante. Il souffrait... un peu, de son train prêt racine. Pour accéder aux wagons, on échafaudait à la hâte un escalier attenant à une galerie couverte, qui servait aux réceptions, aux promenades les jours de pluie ; des étendards, des écussons, décoraient modestement la nudité des planches. Les mois d'atroce canicule, pour rendre moins intolérables les compartiments surchauffés, on avait coiffé les wagons d'un capuchon de chaume, sur lequel des soldats venaient, à jet de pompe, une pluie rafraîchissante. Le train de Kouropatkine prenait sa douche longuement !...

Non loin de ces "cars" élégants, de simples wagons pour marchandises abritent les services auxiliaires, les nombreux bureaux de l'état-major. Par les portières ouvertes, on voit d'immenses cartes tapissant toute la surface ; sur ces cartes quantité de petits drapeaux, de couleurs diverses, qui représentent chaque unité de l'armée ; ces drapeaux se meuvent selon que se meuvent les troupes dont ils

sont la marque, et le général peut avoir, à toute minute, une image absolument exacte des masses énormes qu'il conduit. D'autres cartes avec d'autres drapeaux reproduisent tout ce qu'on sait de l'armée japonaise, tout ce que le service des renseignements, les espions, la lecture des journaux, des télégrammes a pu apprendre sur l'ennemi ; et, malheureusement pour les Russes, ce tout a toujours été peu de chose et les petits drapeaux ont suivi d'une façon précise les mouvements des bataillons nippons. Un wagon contient le télégraphe qui fonctionne à toute heure du jour et de la nuit, relié à chaque division de l'armée, transmettant les ordres du généralissime et les informations des chefs de corps. Dans un autre, s'imprime le journal de l'armée, le "Mandchourski Vestnik" ou "Eclairer de Mandchourie". Plus loin, ce sont les fourgons pour les chevaux, les équipages, la "sotnia" de cosaques qui escorte le commandant.

Presque tous les jours, Kouropatkine dérobal quelques instants à son accablante besogne et sort pour inspecter un détachement nouvellement

débarqué, pour visiter un convoi de malades ou de blessés. Un Caucasiens très armé, son garde du corps fidèle, le Roustan du général russe, est constamment à son côté. Une "troïka", attelée de trois bêtes magnifiques, des chevaux tout noirs, l'équipage russe, le cocher portant la robe très ample et cette curieuse coiffure, un diadème orné de plumes de paon. Par derrière, caracolent les officiers d'ordonnance, puis la masse des cosaques sibériens, montés sur des chevaux mongols, des chevaux à moitié sauvages, hirsutes, ébouriffés, remuant avec une rapidité folle leurs jambes petites et nerveuses ; les longues lances dont les cosaques sont armés, ressemblent à une forêt mouvante, et, dans d'épais brouillards de poussière, le généralissime et sa suite disparaissent prestement.

Vient le jour de la bataille, il faut alors quitter le wagon et la voie ferrée, se mêler à l'armée d'une manière plus étroite, s'enfoncer dans le pays mandchou. Sur d'innombrables charrettes, on charge les bagages, les papiers de l'état-major.



Le général Kouropatkine et le dzang dzoung
LE GÉNÉRAL KOUROPATKINE ET LES DIGNITAIRES CHINOIS EN MANDCHOURIE

La Vie dans le "Dominion of Canada"

Mademoiselle Hélie, dans la revue parisienne "A Travers le monde" vient de publier une étude générale et rapide sur la vie dans le Dominion of Canada, étude que nous reproduisons avec quelques illustrations qui nous permettront de dire en matière de préface, comme l'auteur, que sur les "arpents de neige" de Voltaire se sont élevées des villes, alignées, des voies ferrées, qui grandissent et prospèrent et sont l'éloquente preuve de l'énergie, du courage, de la persévérance des Franco-Canadiens.



EST dans l'est du Dominion que vivent les Franco-Canadiens. Ils nous semblent spécialement intéressants ces hommes qui parlent notre langue et nous tiennent de très près par le sang. Français de l'ancien Régime, ils ont gardé

l'amour de la mère patrie sans toutefois se plaindre de la législation anglaise sous laquelle ils vivent absolument libres. Pauvre encore, et peu peuplé, le Canada français prospère sous l'esprit d'initiative anglo-saxon, et la divergence de langue et de religion empêche la fusion des deux races, bien qu'une entente des plus cordiales règne entre tous. Nullement ambitieux, assez insouciant, foncièrement honnêtes, très croyants, hospitaliers jusqu'à mettre leur vie au service de leur hôte, les Franco-Canadiens sont extrêmement sympathiques. Leur rusticité n'est pas exempte de dignité. Grands, sveltes et robustes, coiffés de feutres mous, bottés jusqu'aux genoux, ils ont belle prestance. Les femmes aux yeux noirs, doux et profonds sont gracieuses et avenantes... Dieu vous garde cependant de les voir en habits du dimanche ! Le goût français a sombré dans les neiges. Elles n'ont pas plus le sentiment de la ligne que l'harmonie des couleurs.

Leur domaine, la province de Québec, la Nouvelle-France, comme on l'appelle encore, est l'un des plus pittoresques du Nouveau-Monde. Québec, la capitale, possède d'illustres et vieux souvenirs. Elle s'est vue supplantée en importance par ses cadettes, Ottawa, Montréal, Toronto, Halifax, mais seule au coin de la fruste Amérique, elle a une histoire dont elle garde le culte. Les premiers, en 1535, Jacques Cartier et ses marins bretons débarquèrent sur son territoire ; fondée par Champlain, un bon demi-siècle plus tard, assaillie tour à tour par des flottes bostonienne, hollandaise et anglaise, disputée sans relâche, elle fut le théâtre d'une des épopées les plus dramatiques des temps modernes. Impassible aujourd'hui, elle semble s'endormir dans l'auréole de ses souvenirs. Postée en avant-garde, aux confluent de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, du haut de son roc altier elle domine les eaux, elle étincelle la nuit, en sa ceinture de

lumière électrique, cependant que la triple chaîne des Laurentides déploie autour d'elle ses ondulations bleuâtres, en se réverbérant dans le fleuve. — Ses rues serpentine, ses maisons grises, rappelant les maisons bretonnes, les donjons, les hauts remparts de sa citadelle, sa situation vraiment merveilleuse, lui conservent je ne sais quel cachet de romantisme et en font un décor de féerie, que la splendeur sauvage des Laurentides pare d'une poésie étrange.

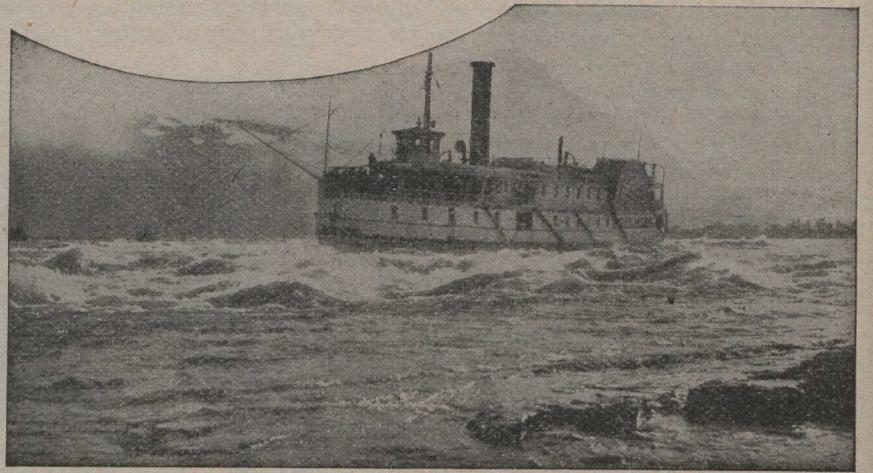
Si l'on contemple ce panorama en suivant des yeux les méandres du fleuve et si l'on interroge un habitant pour savoir ce qu'il y a derrière les montagnes qui les bordent, on reçoit l'invariable réponse : "Là-bas?... il n'y a plus rien ! C'est le Grand-Nord !..."

Le Grand-Nord ! Désignation suggestive ! Au pied d'une ville, pleine encore des gloires du passé, le Grand-Nord demeure, en sa virginité et impénétrable paix. Quelques villages riverains de bûcherons et de pêcheurs de loin en loin s'échelonnent, reliés par une méchante route et une petite voie ferrée. Ensuite tout indice cesse... Jusqu'aux falaises du Labrador, jusqu'à la baie d'Hudson, jusqu'au cercle arctique, le Grand-Nord se prolonge... ; et c'est la sauvagerie, c'est la grandeur inviolée des bois, le silence profond du ravin, le calme insondable de l'eau où se mire furtivement la bête fauve...

L'homme jeune et aventureux subit aisément l'attrait du mystère. Aussi les Canadiens, un peu moins positifs, beaucoup moins affairés que les Yankees, s'adonnent-ils volontiers au "camping". En ce pays du sport par excellence, le camping est la villégiature traditionnelle qui consiste à dire adieu pour quelques semaines à

la vie civilisée, à s'enfoncer dans les bois pour y planter sa tente et à vivre de chasse et de pêche. Les jeunes femmes elles-mêmes l'apprécient.

Qu'on ne s'y méprenne pas ! Le bois c'est la nature, en sa faveur primitive, sans autres ressources que celles dont le Créateur dota les hommes aux premiers jours du monde. On y peut revivre exactement les aventures de Robinson ou du coureur de bois, à cette différence près que le Mohican ne guette plus dans l'ombre et que



Aux approches de Montréal des bateaux-palais font le service sur le haut du fleuve en passant par les rapides de Lachine

les chevelures sont en sûreté sur les crânes.—On y affronte pourtant deux fléaux : les orages et les moustiques.

Mais, qu'ils sont beaux les étés canadiens ! Par 95 degrés de chaleur on se sent dispos, prêt à soutenir, sans fatigue, des exercices violents. Le ciel est si bleu ! L'ombre, si transparente ! L'air circule avec une fluidité si délicieuse ! Partout, des lacs, des cours d'eau agrémentés de rapides, déchirent de leurs larges sillons l'épaisseur des fourrés. C'est donc en camots, par les affluents du grand fleuve que l'on entre dans la nature vierge. Et je ne sais rien de comparable au charme auquel on se laisse prendre à pagayer sa pirogue dans les remous de l'eau, en pleine solitude.

Plus que l'Anglo-Saxon, le Franco-Canadien pénétra le secret des bois. Depuis trois siècles, il s'y est acclimaté jusqu'à égaler presque l'indigène. Il sait comme lui vivre de rien et endurer la privation. Il est comme lui ingénieux, patient, infatigable ; il se révèle surtout courageux en hiver, lorsque, muni de son fusil, d'un paquet d'allumettes et d'une galette de pammican pour tout bagage, il quitte sa cabane chaude et va poser ses trappes et suivre la piste des grands fauves.

Au bout de deux, trois, peut-être six semaines, il rentre, ayant souvent jeûné, ayant couché par 40 degrés sous zéro, sans autre couverture que des branches de sapin dans un trou de neige ; mais il est chargé d'un lot de pelleteries rares qu'il ira vendre aux grands fourreurs du pays, et le produit de son "butin" (c'est son mot) suffit à ses moyens d'existence. Parfois cependant il ne revient pas. Il a succombé dans quelque accident. Quoi qu'il en soit, il n'eût échangé sa vie pour aucune autre.

Une belle peau d'ours noir vaut au trappeur 12 à 15 piastres, soit environ 65 francs ; celle du loup cervier, 10 à 20 francs ; de la loutre,



Le Canada est le pays des puissantes chutes d'eaux ; celles de la Chaudière, près d'Ottawa, sont vraiment pittoresques

40 à 60 francs ; de la martre (selon la qualité) 15 à 75 francs ; du vison 5 à 25 francs ; du blaireau 4 à 15 francs ; de l'hermine, de l'écreuil gris, du rat musqué, du skunk et du pékan 1 à 5 francs ; du caribou 5 francs ; du renard rouge 4 à 15 francs ; des renards gris, croisés ou blancs, 50 à 150 francs ; du renard argenté, 200 à 500 francs ; du renard noir, 1,000 à 2,000 francs : c'est la loutre de mer, la fourrure la plus rare du pays, elle est presque introuvable. En 1900, la Compagnie de la Baie d'Hudson en revendit une, extraordinairement belle, il est vrai, au prix respectable de 15,000 francs et une autre, payée 1,000 piastres au sauvage qui l'apporta, fut revendue pour 25,000 francs à Paris. Quant au renard bleu, il faut le chercher loin des bois, dans les régions polaires. Son prix varie entre 100 et 200 francs.

A dessein je n'ai point cité le castor ; pendant plusieurs années, la destruction en fut interdite. Sa disparition est si notoire, que le Gouvernement du Dominion a dû intervenir. On avait

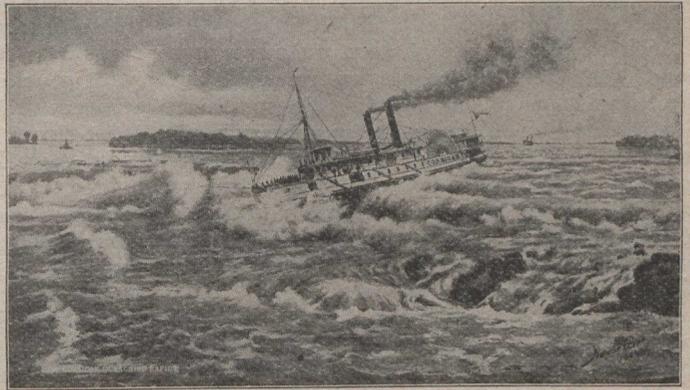
qu'à surprendre l'animal en son fort. Gare à lui cependant s'il tire à découvert et s'il ne tue pas ! L'original attaqué charge furieusement son agresseur.

Vu l'ingrate tâche de découvrir ces refuges cachés, l'amateur de sport s'attache de préférence à la poursuite du caribou.

Il convient avant tout, lorsqu'on veut entreprendre cette poursuite, de choisir comme guide un bon sauvage. Celui-ci se recrute généralement dans un village accoté à la ville basse de Québec, le village de Lorette où vit une tribu de Hurons. — Entendons-nous : ces Hurons ne ressemblent en rien aux Indiens chevelus du Far West ou aux héros emplumés et bariolés de Fenimore Cooper. Vêtus comme les Canadiens, christianisés depuis long-

temps, ils sont soumis aux lois du pays, et leur bourgade populeuse ne décèle point la misère. L'appellation de sauvages leur est restée sans qu'ils s'en formalisent. Bien qu'abâtardis, ils ont gardé par atavisme les traits caractéristiques de la race rouge. Modèles de silence et de prudence, stoïques, impassibles, fidèles à la parole donnée, ils possèdent d'instinct cette connaissance des phénomènes naturels, ce flair, qui n'ont jamais pu se développer en nous jusqu'à un point aussi subtil. Incomparables à la chasse et à la pêche, ils deviennent dans les bois nos auxiliaires précieux. Aussi, devons-nous souhaiter qu'ils durent, doués de leurs aptitudes natives, et être reconnaissants aux missionnaires qui jadis, au temps de la conquête, humanisèrent leurs fiers ancêtres, les sauvant d'une destruction totale.

Donc, notre sportsman, escorté de son Huron, a quitté l'un des derniers villages limitrophes de Québec. Il a loué un traîneau dans lequel il a entassé son bagage : la tente en coutil, le poêle de fonte, les couvertures, les raquettes à neige, les fusils, quelques ustensiles, quelques provisions. Il porte à la ceinture une hachette et un long couteau de chasse ; il est vêtu, comme les gens du pays, d'un costume en peau de caribou, coiffé d'un bonnet de laine, chaussé de mocassins. Outre le guide et le conducteur du traîneau, un bûcheron l'accompagne, qui remplira les fonctions d'homme de peine. Le traîneau, attelé d'un petit cheval au pied solide, poursuit sa route sur un sentier perdu, à peine frayé dans la tagne. Les gorges profondes, les arbres serrés dru, les rocs amoncelés, se font impraticables ; le traîneau n'ira pas plus loin. Chaussant les raquettes qui permettent d'avancer dans les hautes neiges, nos hommes chargent le bagage sur leurs épaules et re-



Un passage émouvant dans les rapides de Lachine

prennent en file indienne leur marche vers le nord. Le guide inspecte le sol. Au pied des épinettes, il a trouvé la "mousse à caribou", nourriture principale de ces animaux. Bientôt les pistes convoitées sillonnent le terrain. L'endroit est bon.

Alors, près d'une coulée révélant une eau de source, non loin d'un lac, à l'abri du "nordà" (c'est le mauvais vent), on établit le camp.

A vrai dire, la chasse au caribou est fort chancelante et se poursuit parfois de longs jours sans succès. L'agilité de cet animal, la finesse de son ouïe et de son odorat déjouent la perspicacité, la persévérance de l'homme. Après bien des déboires, le temps neigeux et l'absence de vent aidant, on tombe à un moment donné sur la voie fraîchement remuée, sur la voie chaude... et soudain on les voit... cinq, sept, dix caribous !... ils passent au-dessus du vent, le chef du troupeau en tête. Insouciant et paisible à travers le majestueux décor, ils défilent de leur long pas souple, et ils ne pressentent point l'ennemi embusqué tout près d'eux...

Si du Canada français l'on s'achemine vers l'ouest, après avoir traversé l'Ontario et la région des Grands-Lacs, on arrive en des pays d'aspect plus rude encore.

La vaste zone centrale, dénommée la Prairie, est, de tout le Canada, la zone la plus caractéristique. C'est là que le cowboy s'élanche, le lasso à la selle, à la recherche de ses troupeaux errants ! C'est là que la jeune fille monte en cavalier en épaulant sa carabine, et que l'allure des rares habitants trahit l'indépendance du caractère et sa rustique fierté. — Cependant, les tribus nomades de Peaux-Rouges, derniers rejetons des Pieds-Noirs et des Cris, cantonnés dans leurs réserves et décimés par la famine, n'inquiètent plus guère les envahisseurs. Epave déglacée de l'Atlantide légendaire, le sombre Indien passe, drapé dans son manteau en guenilles, l'œil morne et la tête haute ! Il est vaincu ! Il est méprisé ! Il est



Sur les trains du Grand Tronc on procure au colon confort et élégance. Vue de l'intérieur d'un train.

retrouvé quelques villages de ces intéressants rongeurs près de la baie Saint-Paul et l'on voulait les préserver. Mais les bois du Labrador sont désormais seule patrie.

Les plus belles chasses, celles qui offrent les pérépéties les plus mouvementées et les plus variées sont les chasses au caribou et à l'original. Le caribou est le renne du Canada. Plus grand, plus farouche que le renne d'Europe, il n'a jamais pu être domestiqué. Par malheur, il tend à disparaître. Ainsi que l'original, ce grand élan d'Amérique, il est depuis quelques années sous la protection de la loi qui défend à tout habitant de tuer plus de deux caribous et plus de deux originaux par hiver.

Le sportsman désireux de rapporter les bois, longs parfois de 2 mètres qui ornent le front de ces majestueuses bêtes, organise son expédition à la première tombée des neiges, vers la fin de novembre. Avant la neige, il serait impossible de suivre les traces et vers la mi-décembre les mâles perdent leurs bois. La période réservée à la poursuite est donc courte.

Loin de tout voisinage humain, les troupeaux de caribous habitent les endroits boisés et montagneux. Près du lac Saint-Jean et du Saguenay ils sont encore nombreux. Essentiellement nomades, ils se forlontent sans cesse tandis que les originaux, gigantesques et pesants, incapables de courir dans l'épaisse neige, se choisissent, de compagnie, un lieu fixe d'hivernage au fond des grands bois où croissent l'érule et le cormier, et ils se frayent un réseau tranchées que l'on appelle "ravages". Le coureur de bois que sa bonne fortune amène sur un de ces ravages, n'a plus



Les wagons-dortoirs du Grand Tronc sont vastes, aérés et faciles à transformer

impuissant ! sa race succombe... il le sait ! Et il passe... marqué par la fatalité !

Oubliées, les grandes chasses, unique occupation de ses pères... disparues, les troupes de buffles ! Incidemment, en certains districts, on a bien retrouvé un petit nombre de ces ruminants, mais lorsqu'on se rappelle, il y a quelque trente ans, les trains interrompus dans leurs courses par le défilé interminable d'un troupeau, on se demande à quelle cause attribuer une extinction aussi soudaine, eu égard aux énormes espaces inhabités et restés libres.

Quand je traversai la Prairie, une première fois, en 1891, je vis les squelettes de buffles joncher le sol, par centaines; même les endroits où les bêtes avaient coutume d'émigrer, gardaient l'empreinte des sabots dans la terre; et l'uniforme des agents de police, dans les villes du nord-ouest, consistait en houppelandes en poil de buffle. Dix ans plus tard, je revins. Les houppelandes usées étaient remplacées par des pelisses en chèvre. Les ossements, les crânes aux longues cornes étaient tombés en poussière. De ci, de là, dans la plaine, des loups de prairie, affamés, flairaient le sol; en d'autres zones, des chevaux sauvages soulevaient de leur sabot la neige et cherchaient l'herbe ensevelie... mais les "buffaloes" n'avaient laissé nul vestige.

Ces chevaux sauvages, au poil touffu, bouclé,

saupoudré de givre, sont assez typiques. Leur toison de mouton choquerait nos fringantes montures à la robe lustrée. La nature prévoyante revêt pourtant ainsi, durant la saison froide, les chevaux du Far West; car en tout temps, les troupeaux vivent dehors et l'on ne songerait point, dans le ranch, à leur construire des abris contre les intempéries de l'hiver. On sait bien toutefois, que chaque bouffée d'air perce la fourrure la plus épaisse; on sait bien qu'elle donne, tant elle est mordante, la sensation d'une flamme touchant la peau, et qu'à la moindre imprudence, la gelée attaque les chairs... L'activité soutenue du mouvement résiste à cet aiguillon, et la nuit, serrées les unes contre les autres, les pauvres bêtes conservent un calorique suffisant pour échapper à l'engourdissement mortel. Mais les froids sont impitoyables; sans cesse, la barbe des hommes s'enveloppe de glaçons; l'haleine se dégage sous forme de poussière cristalline, les larmes se solidifient dans les cils; le jet de vapeur, lancé par la locomotive, retombe en neige ! Le soleil des zones tempérées flambloie, malgré tout, du matin au soir, et l'atmosphère garde une limpidité sans pareille. Avec des reliefs éblouissants et des ombres bleues, d'une crudité déconcertante, toute chose se dessine comme à l'emporte-pièce !

Le panache de fumée, qui surmonte le

toit du ranch solitaire, ressemble à une grande plume d'autruche, inclinée par la brise. Au loin... tout au loin, le sapin isolé servant de balise, la plus insignifiante saillie rompant l'uniformité continue de la plaine immense, affirment des contours d'une netteté, d'une ténuité extraordinaires... Sur cette nappe immaculée, les rafales du vent soulèvent incessamment la poudrière, c'est-à-dire la poussière de neige qui tourbillonne et forme des stries semblables à celles des sables nivelés par les ondes. — Jamais la brume ne flotte à ras de la terre; jamais le plus léger cirrus ne tache la voûte azurée; la clarté, la transparence en lesquelles on se meut donnent l'illusion d'un éther subtil inconnu ailleurs ! — Survienne cependant la tempête, les nuées, plus accusées que des montagnes, se lèvent à l'horizon, et alors les éléments se déchangent avec rage. Au printemps, il fait brusquement aussi torride qu'il a fait glacial. Grâce à l'herbe spéciale à ces parages (une herbe sapide, appelée "bunch grass" et fort appréciée de la gent herbivore), l'air embaume, dès les premières chaleurs, et rien ne vaut la chevauchée, au galop soutenu, dans les effluves de la Prairie en fleurs !...

Anisi, dans tout le Dominion, l'activité s'impose déployant les énergies physiques inhérentes aux races jeunes; et l'habitant du Vieux Monde s'y retrempe volontiers.

HELIA.

SINGULARITÉS PHYSIQUES

M. de Parville écrit à ce propos dans le "Journal des Débats" :

On n'entend pas soi-même sa voix comme les personnes qui vous écoutent. Il y a une différence sensible. Si l'on enregistre au phonographe, dit le docteur L. Laloy, quelques phrases et d'autres que prononcent des personnes que l'on a l'habitude de fréquenter, puis qu'au bout d'un certain temps on fasse répéter ces phrases par l'appareil, il arrive en général que l'on reconnaît facilement la voix de ses amis, mais pas du tout la sienne.

En revanche, ceux-ci reconnaissent parfaitement la voix de l'expérimentateur. Ce fait bizarre démontre que, pendant l'existence, chacun entend sa propre voix autrement que ne l'entendent les auditeurs.

La différence consiste simplement dans le timbre, qui est changé. Et pourquoi? Parce

que les auditeurs ne perçoivent les sons que par l'air, tandis qu'un individu quelconque, qui écoute sa propre voix, reçoit une impression sonore double: vibrations par l'air et vibrations à travers les parties solides situées entre les organes de la parole et ceux de l'audition. Le son résultant prend naturellement un timbre qui diffère de celui qui est amené à l'oreille par l'intermédiaire de l'air seul.

On peut se convaincre de la réalité de cette explication par une petite expérience bien simple. Que l'on saisisse entre les dents l'extrémité d'un bâton, d'une canne en bois, et que l'on prononce d'une manière continue une voyelle quelconque. Puis que l'on fasse saisir entre les dents l'autre extrémité du bâton par une autre personne, laquelle en même temps se bouchera les oreilles pour éviter toute transmission du son par l'air. Cette personne reconnaîtra que, chaque fois qu'elle saisira le bâton, le son deviendra plus fort, et quand elle l'abandonnera,

plus faible, mais d'un timbre différent. Le timbre sera modifié parce que, dans un cas, le son vient par le bois, et, dans l'autre cas, par l'air.

LE COMBAT HOMÉRIQUE

De même qu'au soleil l'horrible essaim des mouches
Des taureaux égargés couvre les cuirs velus,
Un tourbillon guerrier de peuples chevelus,
Hors des neufs, s'épaissit, plein de clameurs farouches.

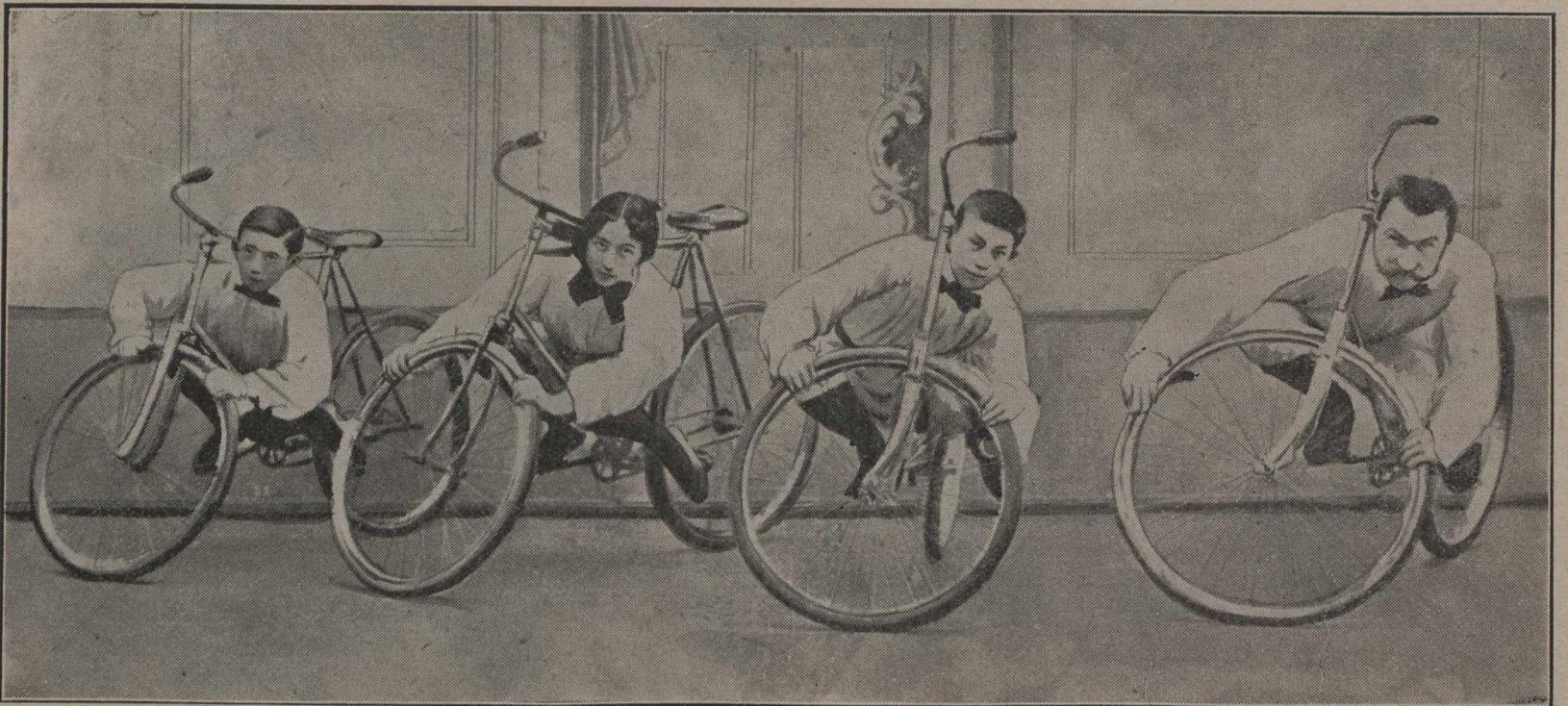
Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches.

Les reptiles tordus au front, les yeux ardents,
L'aboyeuse Gorgo vole et grince des dents
Par la plaine où le sang exhale ses nuées.

Zeus, sur le Pavé d'or, se lève furieux,
Et voici que la troupe héroïque des dieux
Bondit dans le combat du faite des nuées.

LECONTE DE LISLE.

LES CYCLISTES ACROBATES



Voici un des plus récents exploits de cette famille d'acrobates cyclistes les Kauffman, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. La position des cyclistes dans ce tour de force est à la fois dangereuse et difficile à exécuter.

MŒURS COCHINCHINOISES

Duel de Serpents



APRES les statistiques officielles, l'Asie tropicale est le pays du monde où les serpents venimeux font le plus de victimes. Chaque année, les Hindous qui meurent de la morsure d'un de ces reptiles se comptent par milliers. Les colonies asiatiques françaises ne sont pas à l'abri de ce terrible fléau, comme l'expose le récit suivant dû à la plume d'un explorateur qui a séjourné plusieurs années en Cochinchine.

C'était en 1891. En présence de plusieurs coloniaux réunis dans une salle de l'immeuble où le Conseil colonial tient ses séances, à Saïgon, un docteur en médecine arrivé depuis quelques jours de France, affirmait que le "cobra-capello", nom générique qui sert à désigner les différentes espèces de serpents-à-lunettes des Indes anglaises, reptiles dont la morsure est toujours mortelle, n'existait pas en Cochinchine.

—Je me fais fort, répliqua l'administrateur de Baelien, de vous expédier, dans les quinze jours qui suivront mon retour dans ma circonscription, une centaine de cobras bien vivants !

Le pari fut accepté, et ce fut l'administrateur qui gagna. Deux jours après son retour dans le chef-lieu de son district, un "psylle" (fonctionnaire annamite), qu'il avait chargé de cette mission, apportait à la résidence les reptiles demandés.

Une partie fut envoyée à Saïgon, les autres servirent sur place à de curieuses expériences dont je fus témoin. Ce même psylle se vantait de fabriquer des onguents pour prévenir, ou même pour guérir la morsure des najas, et l'on résolut de mettre à l'essai son fameux remède.

Des chiens errants, capturés sur le marché de la ville, furent attachés à des poteaux. En présence de nombreux spectateurs, le psylle saisissait un cobra enfermé dans un sac, le maintenait fortement à la base du cou, et, l'approchant d'un chien, faisait mordre la pauvre bête à l'une des pattes postérieures.

S'emparant alors d'un autre reptile, il l'excitait à mordre une autre patte du même chien, préalablement enduite de son onguent. Le naja s'élançait avec la même férocité que le précédent, mais à peine son museau avait-il touché le but, que sa tête se rejetait en arrière, comme repoussée par une décharge électrique.

Cette première partie de l'expérience établissait nettement que l'onguent du psylle constituait un utile préservatif contre la morsure des reptiles. Les qualités curatives du remède furent mises en évidence par la seconde partie.

Parmi les chiens mordus, les uns furent confiés aux soins des opérateurs européens qui leur firent une injection de chlorure d'or, selon la formule et les instructions du Dr Calmette, alors directeur du laboratoire de bactériologie de Saïgon ; les autres furent soignés avec l'onguent de l'Annamite.

Or, la proportion des chiens guéris fut de cinq sur dix pour la première catégorie, et de sept sur dix pour la seconde. La science asiatique l'emportait donc sur la science européenne !

Les autres chiens étaient morts dans les trente minutes qui avaient suivi l'attaque des cobras. Des procès-verbaux furent rédigés, que signèrent les personnes présentes, parmi lesquelles on comptait des médecins, des officiers, des fonc-

conviés à assister à une chasse à courre à la cambodgienne.

Montés sur des buffles de selle, des guerriers, la lance au poing, poursuivaient des cerfs, des sangliers et même des panthères, lâchés dans une vaste plaine. L'administrateur et ses invités particuliers avaient pris place dans un mirador, sorte de plate-forme haute de vingt à vingt-cinq mètres, construite avec des palmiers d'une espèce appelé cây-ké.

Un moment, on se montra dans la foule deux charmeurs de serpents : l'un, un Cambodgien de haute taille, l'autre, un Annamite aux dents noires ; ils portaient chacun un grand panier, dit corbeille à serpents.

Et l'administrateur les interpella, du haut de sa plate-forme :

—Que prétendez-vous faire ici avec vos cobras ? Je vous défends bien de les exhiber au milieu de la foule !

Or, la fête battait son plein, lorsque le chef de la milice, grimpant rapidement l'escalier qui donnait accès au "mirador", vint annoncer que les deux charmeurs s'étaient pris de querelle et qu'ils se menaçaient mutuellement de se jeter leurs cobras à la figure.

Détaché avec d'autres fonctionnaires pour assurer le respect de la loi, j'arrivai juste à temps pour assister à un spectacle extraordinaire qu'il me fut d'ailleurs impossible d'arrêter.

Après s'être lancé tout le vocabulaire des injures cochinchinoises — buffle sauvage ! sale pourceau ! fils de chien galeux ! — les deux hommes, tels les héros d'Homère, s'étaient conviés réciproquement à un duel public, mais avec quelles armes !

—Tes serpents sont sans venin !

C'est plutôt les tiens, tu leur as arraché leurs dents !

—Menteur !

—Fourbe !

Et l'Annamite avait



tionnaires. En peu de temps, grâce au succès de ces expériences publiques, le psylle devenait un personnage ; sa gloire, d'abord locale, ne tardait pas à attirer l'attention des autorités de Saïgon.

Mandé à la capitale de la Cochinchine, il était convié par le Dr Calmette à répéter ses expériences dans les salles du laboratoire de microbiologie, et la croix du Cambodge récompensait bientôt le zèle du modeste Annamite.

Je n'ai qu'à faire appel à mes souvenirs pour vous montrer que le terrible reptile qu'est le cobra n'est que trop répandu dans nos possessions asiatiques.

Ainsi, un jour de fête nationale, dans ce même chef-lieu de la province de Baelien, les résidents européens et la population indigène avaient été

proposé :

—Sors le plus féroce de tes serpents ; j'en ferai de même. Le tien me mordra, et je te ferai mordre par le mien. Et nous verrons bien qui de nous deux possède de vrais cobras !

—Soit !

Un instant plus tard, les deux hommes se faisaient face, avec un cobra enroulé autour de leur bras droit.

L'Annamite ne tarda pas à chanceler, puis à s'affaïsser sur le sol, où il expirait quelques minutes plus tard. Quand au Cambodgien, il survécut.

Mais nous apprîmes plus tard qu'il possédait un antidote infaillible, un remède secret que sa famille était seule à connaître.



ALICE ET SA CRUCHE

La petite Alice désespérait ses bons parents par la détestable manie qu'elle avait de toucher à tout. L'oncle Philippe aimait beaucoup Alice, mais son indiscrétion le choquait et le chagrînait. Il fut chargé d'une démarche auprès de M. Jacob le clown.

Tout soucieux, il monta sur sa jument grise, et son chien "Bavard" trottait derrière lui, levant la queue en forme de point d'interrogation. On pouvait se demander, en effet, si jamais on parviendrait à corriger Alice.

— Donnez-vous quelquefois à vos neveux et nièces des matinées dans votre maison, monsieur ?

— Oui, monsieur Jacob, c'est mon plaisir. Mais chaque fois ma pauvre petite Alice, ma préférée cependant, se rend coupable de quelque gaffe, par son irrésistible penchant à porter la main sur tout.

— A la prochaine matinée, prévenez-moi.

Le jour de l'invitation arrivé, le clown fut fidèle au poste, et avant tous les invités. Il posa sur la cheminée du salon une vulgaire cruche bleue, enduite d'une colle énergique et munie de cette inscription :

" Prière de ne pas toucher "

Aucun des nombreux enfants qui vinrent jouer au salon ne s'approcha de la cheminée. Les plus grands lisaient l'inscription aux petits. On voyait des bébés aux yeux ronds fixer le vase d'un air de dire : " Ca doit être dangereux "

Alice eut bien tôt fait de remarquer l'affiche :

— Ah ! dit-elle, on ne pas toucher à ça !

" Mais quelle drôlerie, une cruche en terre. Cela figurerait mieux à la ferme. Voyons !

Cela disant, elle saisit le vase d'une main. Naturellement, elle se sent collée. Elle essaie de se dégager en se servant de l'autre main, mais l'autre main se prend de même. Par ses efforts pour se dégager, Alice finit par

approcher le vase de son tablier. Le tablier se colle à son tour, et la voilà les deux mains rivées sur sa poitrine. A ce moment, on ouvre la porte pour dire : " Monsieur est servi ". L'oncle Philippe arrive pour conduire ses jeunes hôtes à table. Il voit la pauvre Alice garrottée comme une prisonnière, pleurant et ne pouvant même pas s'essuyer les larmes de peur de rester collée avec ses yeux. Mais l'oncle demeure calme, il résiste à l'envie de délivrer de suite sa nièce qu'il aime, afin de faire durer et profiter la leçon.

— Alice, mon enfant, lui dit-il, quelle peine tu me fais ! Je te demande cependant d'aller à table ainsi.

Bon gré, mal gré, Alice s'assit parmi ses frères, cousins et cousines. Sans pouvoir y toucher, elle vit devant elle passer les différents plats. Au dessert, à l'oncle appela une servante et la pria de débarrasser Alice. Mais la pauvre enfant, trop honteuse, supplie qu'on la laisse rentrer et va se cacher dans sa petite chambre, se promettant tout bas de se surveiller à l'avenir.

LE BON GÉANT

Il y avait une fois un homme très grand. Au lieu d'employer sa force pour mal faire, il défendait partout les petits et les faibles. Rencontrait-il un enfant ayant froid ou faim, il le mettait dans ses vastes poches, toujours chaudes et garnies de pommes, de noix, de petits pains savoureux.



LE JEUNE CAVALIER

Pour tout le bien qu'il faisait, ce bon géant était adoré ; mais pour le mal qu'il empêchait, les méchants le détestaient. Lui ne redoutait personne.

Un jour cependant, cet homme d'humeur souriante apparut à son entourage, la figure soucieuse.

— Je suis triste, parce que je me sens sale et ne puis me laver. Tous les autres hommes ont des baignoires pour s'y plonger, moi seul je n'en peux user, mon grand corps m'en empêche.

— Seigneur, dirent ses amis, nous chercherons les moyens de mettre fin à vos regrets.

Ils réquisitionnèrent deux artisans habiles, un ferblantier et un chaudronnier.

Le ferblantier et le chaudronnier, assistés d'une multitude de compagnons, bâtirent une gigantesque baignoire. La baignoire construite, on y détourna l'eau d'un torrent, pour la remplir, et pour la chauffer, on abattit une forêt de sapins.

Le gros homme s'y installe. Il en ressentit une telle aise, qu'il poussait des exclamations de bonheur, quand des cris stridents se firent entendre. C'était sa petite femme qui accourait.

— Ils viennent, une troupe immense, nous sommes perdus !

C'était vrai. Les ennemis du gros homme, guettant le moment où il serait désarmé, couché dans sa baignoire, avançaient à marche rapide. Leur colonne montait par le chemin creux.

Alors, de ses bras puissants, l'homme grand saisit la baignoire et d'un seul coup la vida dans le chemin creux. La vague s'engouffra dans l'ornière étroite et se transforma en torrent furieux. Et les ennemis en furent envelopés et emportés.

Il les porta vers la vallée et les dispersa loin sur les sillons. Là, ils se ramassèrent, s'ébrouèrent, essayèrent d'ouvrir leurs yeux embourbés de vase. Mais ils se virent cernés par le garde du géant.

— Que ferons-nous maintenant ? dit le maître.

— Il faut les exterminer tous, cria sa femme.

— Je ne ferai pas cela, mais je vais leur infliger un châtement exemplaire et dont ils se souviendront.

Il se fit apporter sa grande trompette numéro 2. Le numéro 1 était la trompette de guerre, le numéro 2 servait à rassembler l'armée des marmitons, des cuisiniers, des pâtisseries, des boulangers. Les serveurs accoururent, armés de casseroles, de couteaux de broches, et firent la haie autour du maître.

— Préparez-moi, leur dit-il, un repas pour trois mille six cents convives : pour tous ceux qui ont construit ma baignoire. A la fin du festin, je désire un pâté en croûte, monstre, en forme de tour. Ainsi fut fait. Après que les convives se furent régalez du contenu de l'excellent pâté, la croûte demeura gigantesque.

— Enfermez-y mes ennemis, s'écria le bon géant.

Les conspirateurs furent descendus dans la tour. Ils se lamentèrent dans l'obscurité. Autour de minuit, un des prisonniers se mit à lécher les murs. Le goût lui en parut exquis. Il y enfonça les dents. Bientôt les autres rongèrent les couches profondes de l'excellent pâté. Et quand tous eurent mangé, il se trouva

qu'ils avaient creusé plusieurs tunnels et que la lumière du jour perceait au bout des obscures galeries. Quand ils furent tous sortis, le gros homme claqua des mains, et ils se dispersèrent aux quatre vents comme des moineaux. On ne les revit jamais plus.

Mlle Lili, qui vient d'avoir cinq ans et demi, a été prise soudain d'une fièvre de lecture.

— Oh ! maman ! je peux bien travailler un peu. Voilà cinq ans et demi que je suis en vacances...

LE REPAS DES SERPENTS AU MUSEUM

Comment nourrit-on les serpents en cage ? Nous allons pour cela, si vous le voulez bien, faire ensemble la visite du plus beau musée d'histoire naturelle pratique, le Jardin des Plantes à Paris.



A nourriture varie suivant l'animal auquel elle est destinée. Tel dévorera un chevreau, tel autre un lapin, tel autre un rat, une souris; celui-ci un poisson, celui-là un ver, insecte. Chaque reptile a ses habitudes et ses goûts; mais l'appétit varie aussi suivant la taille de l'animal.

Au muséum à Paris, la première cage contient le géant des serpents, "l'Eumecte murin", que l'on nomme aussi "Anaconda, mangeur de rats", rati-vore". Ses écailles sont d'un brun noirâtre avec de grandes taches ovalaires et noires. Sa patrie est l'Amérique méridionale (Brésil, Guyane). Ces serpents peuvent atteindre une longueur de 30 pieds ! c'est monstrueux. Celui que le Muséum

possède en ce moment n'a que 20 pieds, et c'est déjà fort saisissant. Ce gigantesque ophidien mange volontier un chevreau ou un gros lapin. On peut dire que rien n'est terrifiant comme de voir ce monstre se précipiter sur sa proie, la prendre dans ses mâchoires et l'étouffer de ses replis énormes. Lorsqu'il la juge morte, il se déroule et la saisit par le museau. Mais il va lentement en besogne, et ce n'est quelquefois qu'au bout de près d'une heure que cet animal peu intelligent trouvera la tête de sa victime.

Laissons-le donc poursuivre sa recherche et passons à d'autres cages.

Une de ces cages renferme plusieurs pythons. Les couvertures qui recouvrent ces serpents sont enlevées, non seulement pour leur laisser plus de place, mais aussi parce que, s'ils venaient à saisir leur couverture en se précipitant sur leur proie, ils auraient de la peine à la lâcher et se verraient presque forcés de l'avalier. Cet accident est arrivé plusieurs fois. Les visiteurs ont pu voir, dans l'ancienne ménagerie des reptiles du jardin des Plantes, une couverture conservée dans un récipient rempli d'alcool, couverture qu'un de ces serpents avait mordue, avalée, et rendue ensuite. Il en était mort ! Ces temps derniers, un pareil fait s'est repro-

duit, mais l'animal a survécu à son indigestion.

Dès que la vitrine est ouverte, un lapin est introduit. Il semble un peu étonné à la vue des pythons; son attitude est modeste; il vient cependant les flairer. Un des pythons l'a vu; il redresse vivement la tête et, regardant fixement le lapin, semble le fasciner; puis s'étant un peu reculé, comme pour mieux sauter, il darde sa langue bifurquée afin d'apprécier sans doute la saveur de sa proie. Pour employer une expression vulgaire, mais juste, l'eau lui en vient à la bouche.

Tout d'un coup, il s'élançait brusquement sur le lapin en ouvrant sa gueule, le saisit n'importe où, puis, s'enroulant rapidement autour de lui, il l'étreint fortement, et reste immobile dans cette position pendant quelque temps. Le lapin se dé-

bat un peu, mais il est rapidement étouffé par les puissants muscles du python.

Cette cage contient plusieurs serpents de la même espèce, aussi introduit-on un second lapin. Ces serpents, excités sans doute par la vue de leur camarade, peut-être aussi par l'odeur de la proie, sont en éveil. Deux pythons ont vu le nouvel arrivant; le gardien s'en aperçoit et fait entrer un troisième lapin. Il était trop tard... Les deux serpents se sont précipités sur la même proie, et l'un d'eux, au lieu de prendre le lapin, a mordu son camarade en l'enroulant de ses replis.

Le chef de la ménagerie ne perd pas un instant et cherche à faire lâcher prise à l'un des reptiles. Mais voulant délivrer le python, il est à son tour saisi, le serpent s'enroule autour de ses bras. Un gardien vient à son aide, et quelques instants après tout est rentré dans l'ordre.

Le troisième python a pris part au repas en étreignant le lapin introduit le dernier.

Nous assistons maintenant à un spectacle singulier. Le premier python, ayant étouffé son lapin, l'a jugé mort et se déroule lentement. Puis après une recherche de quelques minutes, il le flaira dans tous les sens, et finit par trouver la tête. Alors, sans se presser, ce qui prouve qu'il se rend très bien compte que sa proie est morte, il ouvre largement la gueule, et prend le lapin par le museau. Ses dents en crochets pénètrent dans les chairs du mammifère, et lorsqu'il a pris ce point d'appui, la déglutition va commencer.

La proie semble deux fois plus grosse que le corps du serpent. Et cependant, non, le lapin va être avalé. Il faut dire que les mâchoires des serpents sont extensibles; les branches de la mâchoire inférieure sont unies en avant par un ligament élastique; elles sont reliées au crâne par l'intermédiaire d'un os, qu'on désigne sous le nom d'os carré et qui permet à la mâchoire une plus grande extension. Le tube digestif aussi peut se dilater beaucoup.

Cependant pour introduire un aussi gros morceau, comment va procéder notre reptile? il avance d'abord l'une des branches de la mâ-



Le repas des serpents au muséum d'histoire naturelle

choire inférieure, enfonce ses dents dans la peau du lapin et prend ainsi un point d'appui ; il avance de la même manière l'autre côté de la même mâchoire extérieure, et cela jusqu'à la complète disparition de la tête du rongeur. C'est le serpent qui avance sur sa victime ; celle-ci reste en place.

Le glissement est facilité par une abondante salive que sécrète le serpent et qui lubrifie les poils du lapin. Quand la tête de celui-ci a pénétré dans l'oesophage du serpent, ce ne sont plus seulement les mâchoires qui agissent pour faire entrer plus avant le lapin, les parois même de l'oesophage douées de mouvements péristaltiques font progresser la proie dans le tube digestif. Ceci est un fait qui tout d'abord étonne. Dans la gravure ci-dessus, on a représenté un python qui a commencé à avaler son lapin, étant enlacé dans son arbre ; il est suspendu la tête en bas et présente le dessous de son cou ; ses mâchoires inférieures sont distendues, il ressemble réellement à un tube largement ouvert à l'extrémité et dans lequel pénètre le lapin. Ce serpent avale sa proie, bien qu'étant la tête en bas. Mais qui n'a vu dans les foires ou dans les cirques, des clowns suspendus par les pieds à un trapèze, boire, la tête en bas. Dans ce cas le liquide pénètre dans l'estomac uniquement par suite des contractions péristaltiques de l'oesophage. Il en est de même ici.

Nous revenons alors à la première cage, qui contient l'Eumecte murin. Il a fini son repas, le chevreau a été complètement avalé ; tout a passé, poils, cornes ; les sucs intestinaux suppléent à la mastication, ils se chargeront de digérer. Les déjections ne contiendront que les parties cornées, poils et cornes, et les dents du mammifère.

La digestion s'opère lentement, et à l'activité relative que le serpent a développée succède un état de torpeur qui dure plusieurs jours.

Le reptile a refermé sa gueule complètement déformée ; la tête, qui semblait réellement disloquée, reprend rapidement sa forme première.

Un peu plus loin, on nous montre des ophidiens de taille moyenne, à queue courte, à tête large, ce sont les serpents venimeux, vipères, serpents à sonnettes, Bothrops fer de lance, Echidné, etc. A ceux-là l'on donnera des rats, des moineaux.

Il existe, dans la ménagerie des reptiles, de grands bassins où se baignent les crocodiles et les caïmans. Un promontoire leur permet de venir se sécher à l'air. Leur nourriture consiste en poissons ou en morceaux de viande crue. Ils mangent dans l'eau.

Les gardiens nous rendent témoins d'un fait intéressant. En faisant battre une grande porte, on produit un bruit qui excite ces monstres aquatiques ; tous descendent dans l'eau ; bientôt ils gonflent d'air leurs poumons, et chassant violemment cet air, ils poussent de véritables rugissements. Il produisent ce même bruit lorsqu'il tonne, et il est probable que le battement des portes les impressionne de la même manière que le tonnerre.

Nous voici maintenant devant la grande cage qui contient d'énormes crapauds, dont la peau verruqueuse est un objet de répulsion pour tant de gens. Ce sont cependant de bons animaux, inoffensifs, je puis même dire utiles ; on les juge sur la mine et l'on a tort, ils rendent service à l'horticulteur, à l'agriculteur, en mangeant les chenilles, les coli-maçons, les insectes nuisibles. On les a calomniés, on leur doit assistance. D'ailleurs quand on les examine attentivement on s'habitue à leur figure ; le crapaud est un philosophe qui réfléchit paisiblement pendant le jour, caché dans quelque trou, ou sous une pierre, et qui sort le soir quand tout est tranquille, quand tout bruit a cessé.

Chacun a pu entendre le soir, à la campagne, ces petites notes isolées que poussent les crapauds pour s'appeler, chant simple et harmonieux. Le crapaud est l'ami de l'homme, comme le lézard, et s'apprivoise facilement. La cage que l'on ouvre devant nous en contient une vingtaine, très gros ; le gardien leur donne des vers à farine (larves du tenébrion). Les crapauds s'avancent sans crainte et les gobent avec facilité.

Nouveau Feuilleton

L'histoire de Napoléon 1er touchant à sa fin, nous avons choisi pour notre nouveau roman une histoire d'amour,

EMMA BEAUMONT,
par M. Reepmaker,

dont nous commenceront la publication la semaine prochaine.

Ce roman sera lu avec un intérêt croissant par toute la jeunesse qui se reposera ainsi un peu des abondants épisodes guerriers de l'histoire de Napoléon 1er.

Le roman d'Emma Beaumont est une oeuvre de fraîcheur et de jeunesse écrite dans un style pittoresque et émouvant et dans lequel, d'un bout à l'autre, l'éternelle chanson d'amour nous redit l'écho des sentiments et des émotions que nous éprouvons, que nous avons ressenties déjà ou que l'avenir rêvé nous réserve sûrement.

VARIÉTÉS

De l'origine des anneaux de fiançailles ou alliances et de quelques autres coutumes nuptiales.

Nos lectrices, mariées ou non, connaissent-elles l'origine et la signification de l'anneau des fiançailles qui, depuis leur mariage, ne quitte plus l'annulaire gauche des une et que les autres aspirent, avec plus ou moins d'impatience, à porter à leur tour ?

Si non, les quelques lignes que nous empruntons à un journal hebdomadaire britannique, "Person's Weekly", vont le leur apprendre.

On sait, par le témoignage de la Bible, que les Juifs portaient des anneaux nuptiaux bien longtemps avant l'ère chrétienne. Le symbolisme de cet usage semble avoir été que le mari donnait à son épouse son seau ou un double de celui-ci, pour signifier qu'il l'investissait de son autorité ou tout au moins qu'il partageait cette autorité avec la femme de son choix.

Cet anneau était considéré aussi comme un emblème d'un éternel amour, vu que, étant en forme de cercle, il n'avait pas de fin.

Mais une bague ou un bracelet semble avoir un symbole universel de fiançailles chez beaucoup de peuples primitifs, autres que les Hébreux. Ainsi, chez les anciens Egyptiens, une bague de fer était portée, tant par l'homme que par la femme, à l'occasion de leur mariage, symbolisant probablement le sacrifice mutuel de leur liberté individuelle.

Dans les temps les plus reculés, la monnaie d'or avait cours en Egypte sous forme de bagues ; aussi, quand un Egyptien prenait femme, il ne manquait pas de mettre au doigt de son épouse une bague-monnaie comme gage de sa volonté de partager avec elle sa bonne fortune.

La mode des alliances est aujourd'hui si universellement répandue qu'une Canadienne ne se considérerait pas comme légalement mariée sans avoir reçu préalablement, autour du doigt, le simple cercle d'or emblématique.

Il n'est donc pas sans intérêt d'apprendre qu'en Espagne, dans la province de Cadix, cet usage n'existe pas. Aussitôt la cérémonie nuptiale terminée, le nouveau marié déplace de gauche à droite les fleurs qui ornent la chevelure de son épouse. En effet, pour une femme, le fait même de porter une rose ou toute autre fleur au-dessus de l'oreille droite équivalait à se proclamer mariée.

L'usage du gâteau de fiançailles remonte aussi à une haute antiquité. C'est un souvenir de la période romaine, alors que la partie la plus importante de la cérémonie du mariage consistait dans la consommation, par les deux conjoints, d'un gâteau composé de farine, de sel et d'eau en présence du Grand Pontife et de dix témoins.

Quant au terme charmant de "lune de miel", on suppose sans doute assez généralement qu'il n'a aucune analogie avec le miel. Erreur, car il n'existe aucun doute relativement à l'ancienne

coutume des peuples de race scandinave, de boire du "méthéglinn" ou miel dilué dans de l'eau pendant les trente premiers jours du mariage. Et chose plus étrange encore, dans l'île de Rhodes, le miel joue encore aujourd'hui un rôle important dans les rites nuptiaux. En effet, aussitôt la cérémonie du mariage terminée, l'époux trempe les doigts de la main droite dans du miel et trace sur le seuil de sa demeure une croix avant que sa compagne l'ait franchi, cependant que les assistants crient à la femme ces mots : "Puisses-tu être bonne et douce comme le miel !"

Dans les mariages juifs, la femme se tient debout à la droite de son mari, en vertu du verset du psaume 44 : "A ta droite se tenait la reine dans de l'or d'Ophir".

Chez nous, c'est l'usage inverse qui a prévalu, car les rubriques prescrivent que l'homme se tienne à droite, la femme à gauche.

Dans les cérémonies de mariage de nos jours, les fonctions de "garçon d'honneur", tout en étant loin d'être une sinécure, — car le marié se décharge sur lui de la plus grosse partie de sa besogne, — sont néanmoins bien moins pénibles et surtout moins dangereuses qu'elles ne l'étaient aux temps reculés de l'ancestrale barbarie.

En effet, lui aussi est une réminiscence de l'époque de la primitive humanité, et il doit se trouver heureux et remercier sa bonne étoile de n'être pas né et mis au monde quelques dix siècles avant Jésus-Christ.

Car, en ce temps, le mariage par rapt était l'usage en honneur chez les primates nos "pères". Alors, les prétendants ne passaient pas galamment leur temps à effeuiller la marguerite, oracle poétique des coeurs férus d'amour, ni à conter fleurette à la dame de leurs pensées.

Voici comment procédait, à l'âge de pierre, ce lui qui voulait prendre femme :

Tapi en embuscade dans l'épaisse forêt qui entourait la hutte de celle qu'il convoitait, il guettait patiemment sa sortie, puis, l'ayant étourdie d'un coup de massue de pierre sur le crâne, il emportait, dans ses bras noueux, sa victime à moitié assommée par cette déclaration brutale. C'est à ce moment que son "garçon d'honneur" entrait en scène et que commençait sa périlleuse mission. Le pauvre diable devait tenir tête peut-être à la famille tout entière de la jeune fille ainsi enlevée et combattre jusqu'à ce que son ravisseur eût réussi à se réfugier dans le creux de quelque caverne située dans les flancs de la montagne la plus proche.

Ceci nous met en mémoire que le voile de la mariée a une origine qui se perd dans la nuit des temps. Sans nul doute que la fiancée bien souvent devait avoir été avertie de ce que son enlèvement avait été concerté d'avance et qu'elle avait recouru au subterfuge de faire semblant de se dissimuler et de se cacher derrière un rideau de branchages, d'herbes touffues ou de guirlandes de plantes grimpanes. Même après sa capture, elle conservait encore un certain temps ce voile végétal, pour bien prouver à ses amis et connaissances qu'elle n'avait pas été consentante au rapt dont elle avait été victime, après avoir été courtisée de la façon brutalement sommaire décrite plus haut.

Enfin, la coutume de jeter du riz sur les nouveaux mariés, qui existe en de certains pays, — notamment en Angleterre, — est, pour ce dernier pays du moins, de date relativement récente. Ce grain, comme on sait, n'est guère connu en Europe que depuis deux siècles environ ; mais le fait de jeter par poignées une sorte de grain quelconque est une coutume qui remonte à une antiquité très reculée. Aussi, au temps où le riz n'était pas encore la denrée à bon marché qu'il est partout aujourd'hui, il était d'usage de répandre sur la tête de la mariée une poignée d'épis de blé mûrs, usage qui symbolisait évidemment un souhait de prospérité et d'abondance pour l'avenir.

Voilà, chères lectrices, ce que nous avons pu recueillir dans cette intéressante publication sur les origines de principaux usages matrimoniaux, et, comme vous le voyez, elles sont aussi respectables par leur symbolisme élevé que par leur haute antiquité.

DROLERIES ET RIGOLADES

Par G. RI.



I. L'amie — Ce corsage vous sied à ravir.

Mme Lepingre (qui l'a fait venir des Galeries Morgan avec l'intention de le renvoyer le lendemain) — Le tout est d'y mettre le prix ; ce-lui-ci me revient à \$100.

FEMME ET ALMANACH

La femme d'un homme de lettres se plaignait un jour de ce qu'il lui préférait ses livres.

Après quelques mots échangés entre eux, la plaignante arracha des mains de son mari le livre qu'il lisait et s'aperçut que c'était le dernier Almanach paru.

—Peut-on, dit-elle avec dépit, négliger une femme aimable, pour un almanach !

—Je sais bien, répondit le mari, qu'une jolie femme a son agrément ; mais un almanach en a un bien plus grand encore.

—Et lequel donc, monsieur, s'il vous plaît ?

—On peut le changer tous les ans, madame...

IL NE L'AURAIT JAMAIS EPOUSER

Mme de La Jaspinière minaude ; Mme de La Jaspinière recule les bornes de l'immodestie ; Mme de La Jaspinière, si elle rencontrait une femme plus prétentieuse qu'elle, la tuerait !

Ainsi, hier soir, tenez dans le salon de Mme Gyp, tandis qu'une tasse de thé à la main, flirtait la "crème" des hommes d'esprit et des jolies femmes de Montréal, Mme de La Jaspinière ne s'avise-t-elle pas de déclarer :

—Le bon goût se gagne, le bon goût est contagieux : depuis que je suis mariée, j'ai appris à mon mari la science du bon goût !

—Ah ! chère madame, répliqua aussitôt Mme de Martel agacée, comme c'est heureux pour vous que vous ne la lui ayez pas apprise avant votre mariage !

LE SEL DE L'ESPRIT

C'est un vieux pique-assiette, tout simplement, que notre confrère Touratour ! Invitez-le à dîner cinq jours de suite, cinq jours il acceptera sans vergogne et sans même offrir à votre femme deux sous de violettes ! Mais aussi ce diable d'homme a tant d'esprit qu'il paye son écot en reparties comiques.

—Tu as tort, Touratour, lui a dit son vieil ami Lafrime, tu te feras déconsidérer à toujours accepter ainsi sans rien rendre !

—Mais je ne suis pas en reste avec mes hôtes !

—Tu trouves ? Et quelle est ta part des frais du festin ?

—Ma part ? Dans le repas, ils fournissent les viandes, moi, j'y apporte le "sel" !

CORRESPONDANCE CONJUGALE

Notre époque n'a pas le monopole des ménages mondains tendrement unis.

Une grande dame du dernier siècle écrivait à son mari :

"Ne sachant que faire, je vous écris ; ne sachant que dire, je finis.

"Bien fâchée d'être

"LA TULIPPE".



II. L'amie — Oui, et c'est surtout l'empiétement du dos qui faisa un effet merveilleux.

LATEIGNE VA DANS LE MONDE

—Si, si, monsieur Lateigne vous, faites des manières. Vous ne reprenez d'aucun plat et pourtant vous avez encore un tout petit peu faim pour sûr ! Quand ce ne serait que pour m'être agréable ?

—Je vous jure sur ma vie, madame Schfuss, que...

—Si, si, vous allez reprendre du vol-au-vent !

—Non, madame, merci de tout mon coeur.

—Alors, du veau fricassé ?

—Oh ! je le rendrais, madame, sincèrement.

—Eh bien ! un peu de cervelle, hein ?

—Ah ! dame, puisque vous me prenez par mon côté faible !

Le comble pour un barbier :

Après avoir bu, raser les murs.

UNE TROUVAILLE



M. Lingénieur était dans un état voisin du marasme. "Sapristi ! pensait-il, j'ai eu tort d'inviter une douzaine de camarades à réveillonner ; j'aurais dû penser au champagne, et jamais mes moyens ne me permettraient de faire une pareille dépense. Comment faire pour sortir de là !" Et il se creusa la tête et il trouva.

Le lendemain, on pouvait lire à la quatrième page des journaux de la ville :

"J'ai acheté, il y a quelques jours, six bouteilles de Champagne à un marchand de vins que je ne veux pas nommer. Or, j'ai fait analyser ce champagne et j'y ai trouvé de tout, sauf du jus de raisin.

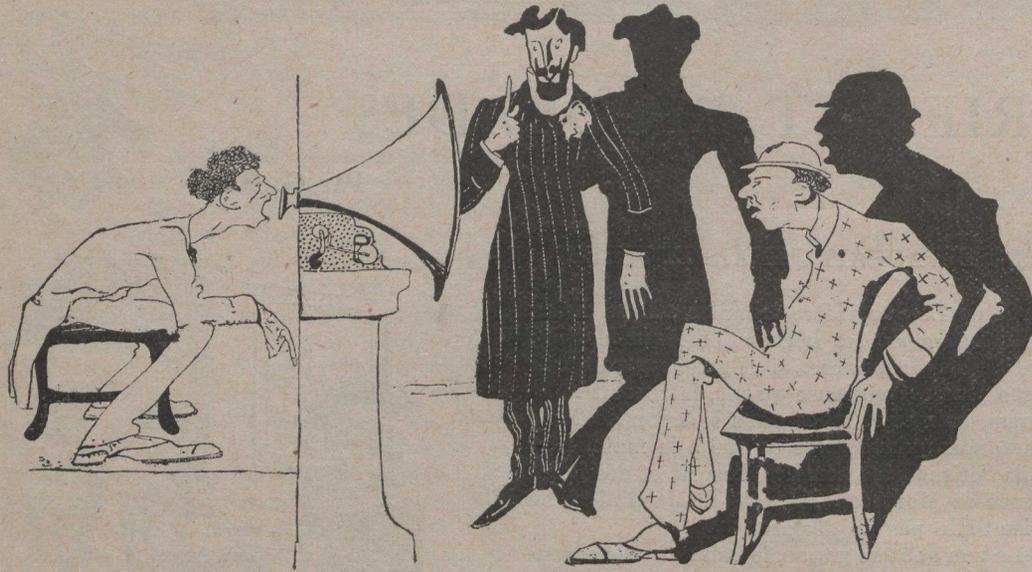
"Je prévins ce peu scrupuleux commerçant que si, dans les vingt-quatre heures, il ne m'a pas envoyé six bouteilles de vrai champagne, je donne ici même son nom et son adresse".

Le résultat fut surprenant. Dans les vingt-quatre heures, il reçut dix-huit paniers de dix-huit commerçants différents !...

Notre ami B..., très maigre, a épousé une femme très grosse. Quel couple bizarre, disait quelqu'un.

—Baste!... dans le mariage, tout n'est que contrat et contraste !

LE TRUC DU PHONOGRAPHE



Le marchand, parlant dans la pièce à côté — "Je suis l'unique, le seul imitateur parfait de la voix humaine..."

L'auditeur — Dites donc votre appareil sent l'ail, ce doit être un appareil marseillais !

UNE GOUTTE DANS LA MER

Après un fin dîner généreusement arrosé, les deux célèbres docteurs Tammieux et Tampus se laissent aller à parler de leurs malades.

—Moi, dit le Dr Tammieux, je suis bien résolu à envoyer cet été aux bains de mer tous mes goutteux : à l'eau, les canards !

—Comment, cher ami ! s'exclame le Dr Tampus, ce sera une imprudence... une grande imprudence, bien sûr...

—Sans conséquences fâcheuses.

—Hum ! hum !

—Baste, que voulez-vous que fassent dans l'Océan quelques gouttes de plus ?

EXTRAIT DE L'ALBUM D'UN MUSICIEN

Les femmes sont comme les signes de musique ; il y en a de rondes, de blanches, de noires : on trouve aussi parmi elles des croches et même des doubles croches, beaucoup la font ou la prennent à la pose, presque toutes poussent des soupirs ; mais on n'en trouve pas qui observent le silence.

IL T'ECOUTERA PEUT-ETRE !

—Et ton sacripant de fils ?

—Mon sacripant de fils, répond à son ami X... M. Lapuce, père éploré, il met six mois à gaspiller ce que j'ai mis six ans à gagner !

—C'est épouvantable ! Il faut le tancer d'importance.

—Je ne fais que ça ! C'est comme si je soufflais dans un violon : il ne veut écouter que les imbéciles !

Attendri, M. Lapuce serre le bras de son vieil ami et lui demande tout bas :

—Parle-lui, toi ?

QUI FUT ATTRAPE ?

Blonde et fraîche, charmante en son col de fourrure qui l'emmitoufle, une jeune fille entraît lundi chez un marchand de nouveautés de la rue Ste Catherine.

Le fils du propriétaire est au comptoir et s'empresse devant la jolie cliente.

—Mademoiselle ?

—Combien coûte le paquet de cette laine ?

—Un seul baiser, répond le nigaud dont la galanterie touche fortement à l'impertinence.

—Très bien, riposte la jeune fille sans sourcilier, donnez-m'en trois paquets : ma grand'mère vous paiera !

LE PORTRAIT DE MADAME

Mme Tarlatane serait la plus charmante des jeunes femmes de Longueuil si elle n'était gravement coupable de ce péché mignon : le bavardage. Ce qui n'empêche pas son mari de l'adorer et de céder à ses moindres caprices, dont le dernier fut un superbe portrait à l'huile.

—N'est-ce pas, chéri que je suis réussie ? dit madame, en faisant admirer la toile à son seigneur et maître.

—Tu es délicieuse, comme d'habitude. Mais je ne savais pas qu'en peinture on faisait aussi des instantanés ?

—Comment ? Ce n'est pas un instantané !

—Pardon, chère amie, puisque tu as la bouche fermée !

MOTS DE LA FIN

Dans un restaurant, un bohème offre un vin Mariami à un confrère, et paie avec une pièce de cent sous.

—Bigre ! s'écrie l'ami émerveillé, tu en as beaucoup comme ça.

—Non : elle est veuve et sans enfants.

COMMENT PIERRE DEVINT PREMIER PATRE



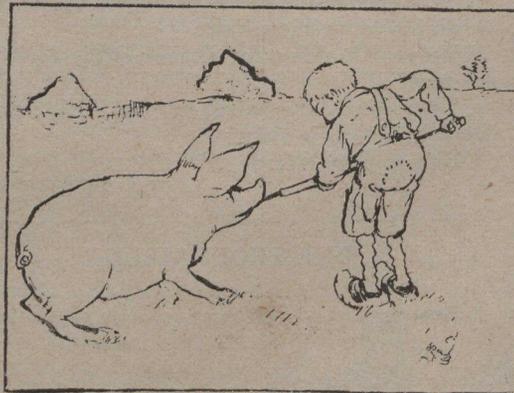
—Ah ! s'écria Pierre, le petit pâtre, on trouve que mon goret ne grossit pas ? Eh bien, attends, nous allons bien voir !



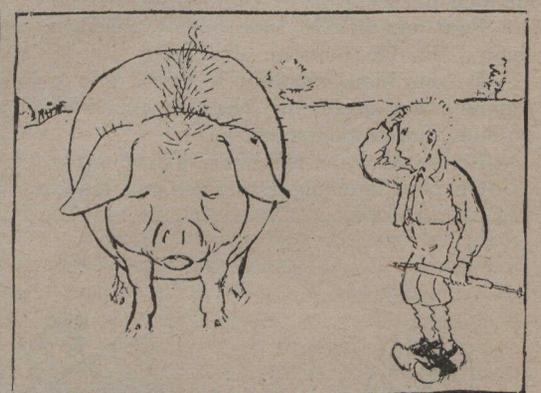
—Heureusement que je viens de trouver une pompe à bicyclette. Viens ici, mon cochon !



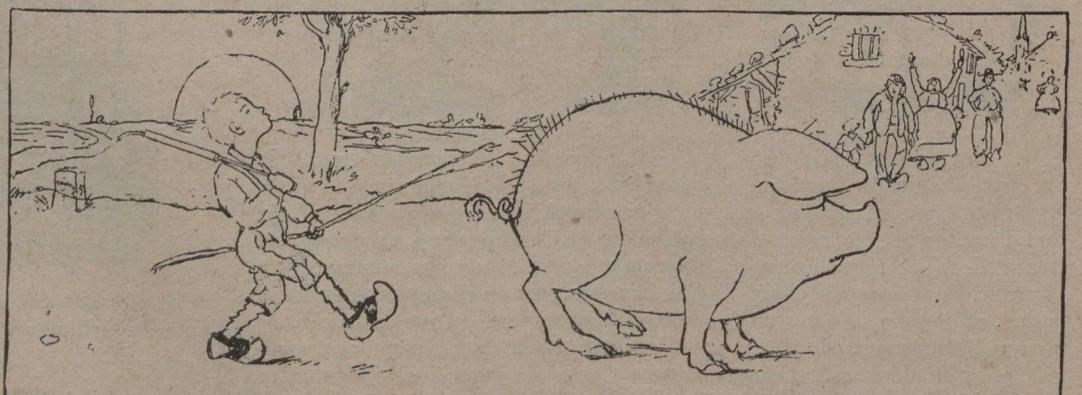
—Ah ! ah ! Ça t'épate ? Tu ne t'attendais pas à ce courant d'air ?



—Te te rebiffes ? Tu cherches à avaler ma pompe ? Justement, c'est ce que je demandais. Une, deux... une, deux... Et allez donc !



—Eh ben, mon cochon... J'ai cru que t'es bon à tuer à présent !



—Regardez-les... Les v'la tous épatés ! Ils ne diront plus que mon goret n'engraisse pas ! Me v'la le premier pâtre du canton !

**Un remède dans les larmes, ou :
Les larmes employées comme remède**

Un médecin, qui a pendant de longues années résidé en Perse, raconte que, dans ce pays, les larmes sont regardées comme un remède infail-
lible contre certaines maladies chroniques.

Afin d'en avoir toujours une provision suffi-
sante prête à satisfaire à la demande des mala-
des, les mollahs ou prêtres guérisseurs se procu-
rent des larmes avec méthode et régularité. En
ceci, ils sont puissamment aidés par le cérémo-
nial qui accompagne les funérailles persanes,
auxquelles, comme dans l'ancienne Rome, et, à
une époque plus rapprochée de nous, dans les
Pays-Bas, au temps de la république Batave,
assistent des pleureurs ou des pleureuses, selon
les cas, et qui répandent, sur tout le parcours
du cortège funèbre et sur la tombe du défunt,
des larmes professionnelles.

Lorsqu'un enterrement doit avoir lieu, le mol-
lah a soin de distribuer, parmi les salariés de la
douleur, de petites éponges avec lesquelles il
leur recommande de se tamponner de temps en
temps les yeux, pour absorber les larmes de
commande qu'ils ont pour mission de répandre.

La cérémonie funèbre terminée, le mollah of-
ficiant recueille soigneusement les éponges ainsi
imbibées de larmes, qu'il en exprime conscien-
cieusement pour les renfermer dans des flacons
lacrymatoires qu'il a soin de cacheter, après quoi
il les dépose dans son officine pharmaceutique.

Les sceptiques, qui liront cet article, pourront
se demander si les larmes de crocodile, répandues
par ces pleureurs à gages, sont d'une effi-
cacité aussi certaine que celles que versent des

pleureurs sincères. Nous doutons fort que cette
distinction, un peu subtile et quintessenciée, in-
quiète fort la conscience de ces bons apôtres de
mollahs, qui tirent de ce commerce peu ordinaire
de jolis profits, ce qui est pour eux le point
capital. Il paraît également impossible de fixer
à un chiffre certain la quantité de pleurs qu'on
peut exprimer d'une de ces éponges lacryma-
toires; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que
les fioles des bons religieux ne désemploient
jamais, ce qui prouve à l'évidence que les glandes
lacrymales des pleureurs persans sont tou-
jours prêtes à satisfaire aux commandes qui
leur sont faites.

échevelée, valsant, sautant, tournant, tourbil-
lonnant, en dépit de toutes leurs protestations.

Ce ne fut que grâce aux plus grands efforts
qu'ils purent échapper à cette assemblée folle-
ment déchaînée. Ils décidèrent d'abord de faire
transporter toutes ces femmes chez elles. Mais
au moment où ils ouvrirent les portes de la
salle et où les ouvrières arrivèrent à l'air, l'exal-
tation disparut. Il avait donc suffi d'un peu
d'air pur pour dissiper ce malaise, qui commen-
çait à devenir dangereux.

Le corps savant de New-York s'occupe de cet
accident, et un rapport va être publié sur les
dangers du naphte.

LE NAPhte REND ENRAGÉ

Il y a quelque temps, aux Etats-Unis, un fait
bizarre s'est produit dans une grande manufac-
ture de caoutchouc. Une trentaine d'ouvrières
se mirent, après avoir respiré la vapeur de
naphte que la manufacture emploie, à danser
follement en poussant des éclats de rire per-
çants et en agitant leur corps de façon extraor-
dinaire. L'accès gagna rapidement les ouvriè-
res qui n'avaient pas été soumises à l'influence
des vapeurs de naphte et, peu d'instant après,
toutes les femmes de l'usine étaient comme en-
ragées.

Des médecins furent prévenus et arrivèrent
aussitôt. Les ouvrières se précipitèrent sur eux
comme des furies, et, avant qu'ils eussent pu
s'en défendre, les braves praticiens furent en-
traînés, poussés dans la salle de travail, où, bien
malgré eux, ils durent se joindre à la danse

CIVILISATION JAPONAISE

Un journal pédagogique d'Allemagne accuse
le gouvernement japonais de mal protéger les
enfants de son pays. Sous prétexte d'encoura-
ger l'industrie nationale et de lui fournir les
moyens de lutter contre l'Europe en fabriquant
les marchandises à meilleur marché, on a orga-
nisé dans l'empire du Mikado un véritable es-
clavage.

Prenons, par exemple, l'industrie des allumet-
tes. Elle emploie un grand nombre d'enfants de
six à huit ans, pour lesquels on paye aux fami-
les environ quatre sous par jour. Ces petits
malheureux sont enfermés pendant de longues
heures dans des locaux insalubres où ils sont
employés à empaqueter les allumettes.

Grâce à ce système d'une philanthropie dou-
teuse, les industriels japonais peuvent inonder
de leurs produits les marchés, qu'ils arrachent
rapidement au commerce européen.



VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous
décourager parce que vous croyez
avoir tout essayé pour vous guérir.
Nos "Préparations Végétales" ont
guéri des milliers de cas déclarés
incurables par de savants médecins.
Nous n'employons aucun poison dans
nos préparations, et nos médecins
spécialistes se feront un plaisir de
vous donner gratuitement toute in-
formation que vous désirerez au su-
jet de n'importe quelle maladie. (UN
REMEDE DIFFERENT POUR CHA-
QUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et
Produits Végétaux Laliberté
136 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours la
DYSPEPSIE
EN VENTE PARTOUT

**CONSTIPATION CHRONIQUE
LES GRANULES BUROT**
AUX FLEURS DE CAMOMILE

Pour migraine, dys-
pepsie, embarras
du foie, mal de rein
Agissant sans provoquer
NI COLIQUES,
NI DIARRHÉE
Purgatif et Laxatif
Doux et Sur.
Précieux dans
la grossesse et
l'allaitement.

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou ici.
Prix 40c.—COMPAGNIE MED. PARIS.
CANADA, ch. 6, "La Presse".



UNIS DANS LA MORT

Le moment est aux récits d'exé-
cutions. Voici celui qu'un de nos amis
nous adresse du Wyoming, voisin du
Colorado, dans les montagnes Ro-
cheuses.

Le bourreau de la petite ville de
Casper était un nègre, d'une taille
colossale, nommé Jim. Malgré sa
laideur, son teint noir et sa sinistre
profession, Jim s'était énamouré
d'une jeune fille de son voisinage,
âgée de dix-neuf ans, nommée Jen-
ny Bell, et fort jolie. Jenny Bell,
feill d'un coquin atroce qu'avait
pendu Jim, chassait de race. Il y a
quatre mois environ, elle assassina
un de ses amoureux d'un joli coup
de couteau dans la poitrine et le
vola.

Le 1er novembre dernier, elle fut
pour ce fait condamnée à mort, et
son exécution fut fixée au 15.
Quand Jim apprit qu'il lui fallait
pendre celle qu'il aimait et qui l'a-
vait toujours reuossé avec mépris,
il fut pris d'une joie farouche. Le
jour venu, il fixa en haut du gibet
deux crampons de fer et passa une
corde dans chacun d'eux.

La condamnée fut amenée à l'en-
droit du supplice. Elle était vêtue
d'une grande robe blanche et était
si jolie ainsi, que partout des cris
de commisération s'élevaient sur son
passage.

Les formalités légales remplies,
elle monta sur la plate-forme, et
Jim lui passa la corde au cou.

—Grâce! Jim! sanglota la mal-
heureuse.

—A tout à l'heure! répondit le
bourreau.

Il pressa le ressort; la trappe
s'ouvrit.

Jenny Bell s'agita convulsivement
au bout de la corde.

Au même instant, et avant qu'on
pût se douter de ce qu'il allait faire,
Jim passa sa tête dans le second
noeud coulant et s'y lança d'un bond
dans l'ouverture béante, étreignant
dans ses bras le cadavre de la jeune
fille.

On se précipita immédiatement
sur l'estrade pour couper la corde.

Mais il était trop tard. Jim était
mort.

Il fallut trois hommes pour deta-
cher ses bras du corps de Jenny
Bell.

Une recette qui vaut de l'or

Le "jeune et élégant" Frisetout
rencontre en face du Windsor son
ami de collège, le distingué Maca-
che, journaliste.

—Tiens, ce vieux Macache, viens
donc prendre un coup!

—Volontiers, cher ami, répond le
"distingué", mais je dois t'avertir
qu'aujourd'hui je n'ai pas le sou!

—Eh! qu'importe, je l'ai moi, et
la piastre itou!

—Donne-moi vite ton secret pour
posséder toujours de l'argent?

—Très simple, cher, je ne paye ja-
mais mes vieilles dettes!...

—Oui, mais les nouvelles?

—Les nouvelles dettes, répond
d'un ton très dégagé le "jeune et élé-
gant" Frisetout, je les laisse vieil-
lir!

Cette Atroce Toux

qui vous déchire la poitrine
serait bien facile à guérir si
vous le vouliez. Le

Sirop Mathieu

de Goudron
et d'Huile de Foie de Morue

vous en débarrassera immé-
diatement.

L'huile de foie de morue que
contient ce Sirop a des effets
surprenants sur le sang et
tout l'organisme. Elle vivifie,
donne des forces et des cou-
leurs aux plus faibles.

Essayez-le.

Gros flacon 35 cts partout.

La Cie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Que.

Si votre rhume vous donne
la fièvre, les Poudres Nervines
de Mathieu, prises en même
temps que le Sirop Mathieu,
la feront disparaître.

L. CHAPUT FILS & Cie
Dépositaires du Gros, Montréal.

—Les plumes d'acier ont été in-
ventées en 1824.

—Les cheminées d'usine sont très
hautes d'une part, parce que les gaz
carboniques et dangereux doivent
être dispersés dans l'atmosphère,
d'autre part, parce que l'air y monte
d'autant plus et augmente le ti-
rage.

PERE KOENIG'S GRATIS Un livre
très sé-
rieux sur
les mala-
dies des nerfs et une bou-
teille échantillon de notre
remède sont envoyés gra-
tuitement à ceux qui en
font la demande, aux pau-
vres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharma-
ciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

MON OFFRE À TOUS CEUX QUI SOUFFRENT DES REINS.

Je leur donnerai la valeur d'un dollar de mon remède sans qu'il leur en coûte rien, et sans qu'ils aient rien à promettre ou à donner.

Je ne pourrais pas vous faire cet offre — un dollar pour rien — si mon remède était un remède ordinaire pour les reins. Mais il n'en est pas ainsi, il soigne, non pas les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent. La cause de toutes les maladies de reins se trouve toujours dans ces nerfs. Le seul moyen de guérir ces maladies, c'est de vivifier, de reconstituer les nerfs. C'est exactement ce que mon remède — Le Restaurant du Dr Shoop — fait. Je puis, en conséquence, faire cet offre, sachant d'avance que tous ceux qui souffrent des reins seront soulagés.

Lorsque je parle des "nerfs", je ne parle pas de ces nerfs qui nous font agir, penser et sentir, mais je parle des nerfs automatiques qui, la nuit comme le jour, dirigent, sans que nous nous en doutions, le fonctionnement de nos organes. Ce sont là les maîtres, les reins ne sont que des esclaves. Vous ne pouvez en changer les fonctions. Et, cependant, quand ils sont forts, vous vous portez bien et quand ils s'affaiblissent, vous affaiblissez et vous mourez.

J'ai écrit un livre au sujet des reins, que je vous enverrai gratuitement. Ce livre vous explique entièrement et clairement comment ces petits nerfs "intérieurs" contrôlent non seulement les reins, mais aussi tous les organes vitaux. Je fais cet offre afin de faire connaître mon remède aux étrangers. Ce n'est pas mon intention d'en faire bénéficier ceux qui se sont déjà servis de mon remède, ils n'ont pas besoin d'autres preuves. Mais, ceux qui ne le connaissent pas ou, qui, connaissant, ont retardé ou ont douté, je dis simplement "écrivez-moi et demandez". Je vous enverrai un ordre, et votre pharmacien vous donnera une pleine bouteille d'un dollar, m'envoyant ensuite la facture. Il n'y a aucune condition spéciale, aucune demande. Tout ce que vous avez à faire c'est de m'écrire immédiatement.

Pour une commande gratuite pour 1 pleine bouteille de \$1, adressez-vous au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous désirez.

Les cas doux se guérissent souvent avec une seule bouteille.
En vente dans quarante mille pharmacies.

RESTAURANT DU DR SHOOP



EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1640 rue Notre-Dame, Montréal —
Illustrations décoratives pour ouvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.

PENSEZ POUR VOTRE FAMILLE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à
J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)



LE RECENSEMENT CHINOIS

L'empereur du Chine — ou plutôt l'Impératrice car c'est elle qui dicte — vient de décider qu'on fera, pour la première fois, le recensement des millionnaires Célestes.

Il y a des Chinois extrêmement riches et parmi eux, des millionnaires. On en rencontre de très généreux. Ils passent dans Pékin en chaise à porteur. Un de ceux-ci, était un véritable philanthrope. Il laissa 250 millions dont une partie fut distribuée aux pauvres. On s'adressait à lui quand on était dans l'embarras. Il s'appelait Hou-Koua. Un jour, une grande banque de Canton ayant à payer de fortes sommes à l'étranger, se trouva à dépourvu. Hou-Koua ouvrit une souscription et s'inscrivit lui-même en tête de la liste pour cinq millions en disant "qu'un Chinois ne doit jamais perdre sa face". C'est le terme consacré. Ce même Hou-Koua versa aux Anglais, lors de la menace de bombarder Canton, une somme de six millions, environ, pour empêcher la destruction de cette ville.

Chose très curieuse : les mendiants chinois sont organisés en corporations très puissantes. Aussi n'ont-ils pas plus à craindre qu'à perdre. Le marchand ou boutiquier qui aurait refusé de leur donner, s'expose à l'invasion d'une horde de faméliques qui l'empêcheraient de servir ses clients jusqu'à ce que les quémanteurs aient reçu satisfaction. Il en résulte que boutiquiers et mendiants s'entendent parfaitement.

Les premiers s'assurent contre l'importunité des seconds en versant à des époques fixes des sommes convenues à ce qu'on pourrait appeler la Caisse syndicale des mendiants, et tout marche ainsi à merveille.

La mendicité se pratique, dans ces conditions, d'une façon régulière. On est mendiant comme on est boutiquier, de père en fils. Il est vrai que le mendiant chinois n'est pas exigeant. Comme tous les autres Célestes, il vit de peu, et a sur eux l'avantage de ne pas devoir économiser puisqu'on épargne pour lui.

Dans les villes comme dans les campagnes, on s'entretient pour ainsi dire sans dépenses. Dépenser 50 centimes et les gagner, c'est le rêve de la moitié de la population chinoise. Il y a des familles qui vivent très à l'aise avec cent sous par mois, et il arrive même qu'un Chinois rangé trouve le moyen d'invalider de temps à autre un camarade.

Pourquoi les Japonais ont pris Port-Arthur ?

Ce n'est pas seulement la raison stratégique qui a déterminé les Nippons à prendre Port-Arthur au prix de tant de sacrifices d'hommes et d'argent. C'est aussi la raison religieuse. Le Japonais est très superstitieux. Il croit, comme beaucoup d'Européens, à la survivance de l'âme et, comme les occultistes modernes, à la réincarnation. Il est convaincu que ceux qui ont péri dans la terrible guerre de l'Extrême



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME
ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par **MADAME THORA** est un simple traitement chez soi garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du **SYSTEME CORSINE**. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

Orient, reparaitront sur la terre, quand leurs mânes seront apaisés. C'est un point de foi et les plus sceptiques, en apparence, se garderaient bien de le nier. Les mânes criaient vengeance.

"Vous ne nous laisserez pas, clamaient-ils dans les nuits d'insomnie des vivants, vous ne nous abandonnerez pas à la merci de la honte qui rejaillirait sur nous, si la victoire définitive appartenait aux ennemis. Nous avons versé notre sang pour conquérir Port-Arthur. Il nous faut cette place, coûte que coûte".

Ces objurgations des guerriers nippons, tombés sous les murs de la ville considérée comme inexpugnable, hantaient les généraux et les soldats du Mikado. Maintenant que Port-Arthur est entre leurs mains, les mânes expriment leur satisfaction. Et ils en donnent immédiatement la preuve. C'est, — on en est convaincu dans tout l'empire japonais, — grâce à leurs prières écoutées des dieux, que le jour même de la capitulation de Stoessel, la princesse Sadako, femme du prince héritier Yeshishito, donnait à l'empereur un troisième petit-fils. En même temps que le trône est à l'abri des éventualités dynastiques, la gloire rayonne de tous ses feux sur l'archipel.

BON A SAVOIR

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le **BAUME RHUMAL** qui guérit tous ceux qui en font usage.

L'Ivrognerie Secretement Guerie



Echantillon Gratuit et circulaire contenant détails, témoignages, et prix, envoyés dans une enveloppe cachetée. Correspondance religieusement confidentielle. Incluez un timbre pour la réponse. Adressez: **The Samaria Remedy Co., 23 Jordan St., Toronto, Can.**

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

Chez le médecin.

—Docteur, ça ne va pas; cependant, je me sens solide comme un boeuf et je mange comme un loup.

—Alors, allez consulter un vétérinaire.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir ? Sur réception d'une plastrine j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

Elixir, Poudre et Pâte

DES DENTIFRICES BÉNÉDICTINES

de SOULAC

MEMBRE du JURY, HORS CONCOURS, Expoⁿ Univ^le PARIS 1900

Succursale pour le CANADA : 13, St-John Street, MONTREAL : Gaston VENNAT, Dir.

POILS FOLLETS ENLEVÉS

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

LES

Dragées "ROBUST"

(DEPURATIVES)

Remarquez bien : Dragées, et non pas Tablettes ou Pilules.

La plus utile des 100 préparations "Robust." Les Dragées "Robust" ont une action si douce et si complète sur le sang, l'estomac, le foie, les intestins, et tout le système, qu'il n'y a presque pas de maladie qui puisse tenir. 35 ans d'expérience. Faiblesse, Débilité, Épuisement, Dyspepsie, Étourdissement, Constipation, Affections du Foie, Maladies de la Peau, etc., tout disparaît graduellement et sans violence, si l'on persiste à prendre les Dragées "Robust" régulièrement.

En vente PARTOUT, 50c.
Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 73 6-
séry, Hochelaga, Montréal.

SANOL

LE MEILLEUR
LE PLUS PUISSANT
DE TOUS LES TONIQUES.

NE CONTIENT PAS D'ALCOOL

En vente dans
toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE

SANOL

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 A \$50.00

LE FÈRE-CHEVAL NÉVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ
LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641



Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons
Tapissage, Blanchissage
Enseignes.



No 73
St-Ghs-Borromée
MONTREAL

PHONE
MAIN 4564

"ANTIKOR - LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Le culte des morts en Océanie

Les insulaires de ces pays, dont beaucoup ne sont connus que depuis un siècle, sont certainement les êtres humains qui ont conservé de la façon la plus pure les coutumes de leurs ancêtres.

Pour eux, la mort est encore un phénomène inexplicable, plein de terrifiant mystère. Ils ignorent qu'à l'instant précis où le cœur cesse de battre, la vie animale prend fin et ils sont incapables, n'ayant aucune notion abstraite, de supposer une existence autre que celle qu'ils ont sous les yeux, venant continuer celle-ci.

Ils ne cessent de soigner les morts que bien longtemps après qu'ils ont cessé de vivre ; on les relègue au milieu des bois, sous un abri de branchages, où leurs proches continuent à leur apporter régulièrement des vivres.

Plus tard, lorsque le squelette est décharné, on recueille pieusement les ossements, on les expose dans des endroits secrets, dans des cavernes, et chaque fois que la tribu à laquelle ils appartiennent doit prendre quelque décision importante, on va les consulter mystérieusement ; une magie toute rudimentaire se charge de traduire leur réponse.

En fait, il n'est pas un acte de la vie de ces sauvages qu'ils ne supposent pouvoir être influencé par l'intervention de leurs ancêtres dont le culte forme à peu près toute leur religion.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.
PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

Mieux valent deux ânes

—Hue donc, Friquet, yue! yue donc, Friquet!

Le petit bourriquet a beau tirer de toutes ses forces la voiture de matre Jean-Pierre, les roues tournent bien péniblement dans les ornières du coteau et l'équipage menace de rester en panne. Mais un citoyen, un brave citoyen vient à passer par là; ils s'arc-boute à la roue, il pousse, il tire, il sue et fait ci bien que la carriole atteint le sommet.

Ouf! maître Jean-Pierre est bien content. Aussi ne manque-t-il pas de crier à son aide bienveillant :

—Merci, mon bon monsieur. Je pensais bien aussi qu'avec un seul âne j'arriv'rais jamais à monter c'te sale côte!

L'EAU

Il n'est plus discuté que l'eau impure est la principale cause des maladies infectieuses, telles que la fièvre typhoïde.

Boire de l'eau malsaine, c'est se condamner à la maladie presque toujours et souvent même à la mort.

Dans les villes, cette question est du domaine des municipalités; et l'on s'efforce de plus en plus d'amener dans les cités des eaux pures.

Mais, à la campagne, quand on a soif, on n'a pas toujours le choix, ni la possibilité de trouver une source limpide.

Pour être bonne, une eau doit être incolore, sans odeur, fraîche, aérée, d'un goût agréable, pas trop salée et ne contenant aucune matière susceptible de se décomposer.

La limpidité n'est pas une garantie suffisante, donnant la sécurité : car elle n'exclut pas la possibilité de contenir, en dissolution, des éléments nuisibles.

Une eau, peu agréable à boire, est parfois utilisable pour la cuisine.

En général l'eau est d'autant meilleure qu'elle peut rester plus longtemps dans un vase sans s'altérer, sans prendre de l'odeur.

Faire bouillir de l'eau, au sujet de laquelle on a le moindre soupçon, est une précaution tout à fait nécessaire.

On rend l'eau plus légère et plus facile à digérer, en l'aérant, ce que l'on obtient en la battant. L'eau bouillie, sans cette précaution, pèse sur l'estomac.

C'est une recommandation plus importante encore à suivre, quand on a, à sa disposition, de l'eau distillée.

LES GUERISONS SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES
— GRACE AU —

SIROP DU Dr J. O. LAMBERT

Le présent certificat, pris parmi les centaines qui nous arrivent tous les jours, donne la version suivante :

LA CIE MÉDICALE DU DR LAMBERT,
2112, rue Notre-Dame, Montréal.

Messieurs,

Je suis heureux de faire connaître au public, qu'après avoir employé le Sirop du Dr Lambert, je me suis trouvé guéri d'une toux qui durait depuis deux ans.

Je recommande fortement ce précieux remède à tous ceux qui se trouveraient dans un cas identique au mien.

Veuillez me croire votre bien obligé

[Signé] FÉLIX PAQUET,

St-Frs-de-Sales, Co. Laval, Qué.

N.B.—Qu'il soit bien entendu que si le Sirop du Dr Lambert ne produit pas les effets tels qu'annoncés, l'argent sera remis. Avis donc à ceux qui souffrent de TOUX, RHUMES, BRONCHITES, CATARRHE, ASTHME, COQUELUCHE, CROUP et, spécialement, LA CONSOMPTION dans les premières périodes.

A VENDRE PARTOUT A 35 CENTS

Gare aux imitations.

Exigez la signature et la photographie du Dr Lambert.

PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES AU CANADA :

HUDON, HEBERT & CIE, Montreal.

PRINCIPAUX DISTRIBUTEURS DANS LA NOUVELLE-ANGLETERRE :

A. PERLEY FITCH, pharmacien en gros, Concord, N.H.

BRIEN & MARTIN, pharmaciens, 971 Elm St., Manchester, N.H.

ART. ST-ONGE, pharmacien, Nashua, N.H.

ROCHETTE & DELISLE, Pharmaciens, 632 Merrimack St., Lowell, Mass.

J. H. BEAUBAIS, pharmacien, 570 Main St., Springfield, Mass.

Si vous avez besoin d'un Bon Piano

ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

PRIX SPECIAUX POUR ARGENT COMPTANT OU AVEC
CONDITIONS POUR CONVENIR AUX ACHETEURS

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES

MACHINES A COUDRE.

CONSEIL D'EPOUSE



Elle — Comment tu rentres encore en brosse. Je t'avais pourtant dit de ne boire que du Scotch Marchant Old Highland Whisky.



Avare d'un sou et prodigue d'un louis, est celui qui achète un café de bas prix, pour économiser. Le meilleur est le meilleur marché, et c'est

Le café de M^{ME} Huot

Il est PUR, RICHE, DELICIEUX.

En vente par tous les bons épiciers en canistres de 1 lb à 40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

E. D. MARCEAU, 281 et 285, rue Saint-Paul, MONTREAL



YSAYE
le célèbre violoniste dit que le Vin Mariani est sans égal.

YSAYE

Le témoignage désintéressé suivant du plus grand violoniste, Ysaye, convaincra tout le monde de la valeur réelle du célèbre vin tonique français.

VIN MARIANI

“ Le meilleur stimulant tonique est sans aucun doute le Vin Mariani : Il n'a pas d'égal.”

“ E. YSAÏE.”

La profession médicale recommande sans hésiter le Vin Mariani.

C'est un remède reconstituant, consciencieux et efficace partout où l'on prescrit un tonique doux et stimulant avec l'assurance qu'on en retirera un plus grand profit que par tout autre moyen thérapeutique

Le Vin Mariani est en vente dans toutes les pharmacies du monde.

VIN MARIANI

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement

DEMANDEZ

LE PARTOUT



CE BON CHOCOLAT JACQUES!

LE MEILLEUR DE TOUS.

Agent général pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bell Tel. M. in 809.



Les deux choses qu'il vous faut

UNE

Bonne Réputation

ET

LE COGNAC PH. RICHARD

Il a toujours été et sera toujours le meilleur.

LAPORTE, MARTIN & Cie, Limitée

EPICIER EN GROS

MONTREAL

Agents pour le Canada.

